

REVUE DE PRESSE
CHRISTOPHE HONORÉ
Le Ciel de Nantes



REVUE DE PRESSE

CHRISTOPHE HONORÉ - *Le ciel de Nantes*

PRESSE ÉCRITE

Marlène Saldana, la fureur de jouer

Scènweb, Vincent Bouquet | 02.12.21

Le ciel de Nantes de Christophe Honoré

Scènweb, Vincent Bouquet | 03.12.21

Christophe Honoré

Les Inrocks , Patrick Sourd | 06.01.21

Christophe Honoré : «Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler»

Le Monde , Sandrine Blanchard | 16.05.21

Chiara Mastroianni : «Je ne vais pas attendre d'être grand-mère»

Le Journal du Dimanche , Alexis Champion | 07.11.21

Lyon 2e. Le Ciel de Nantes, une pièce entre récit intime et réalité sociale au théâtre des Célestins

La Tribune de Lyon , Caroline Sicard | 07.11.21

Sous le ciel d'Honoré au Théâtre des Célestins à Lyon

Le Tout Lyon | 09.11.21

Christophe Honoré tire les fils de son passé

Le Monde, Fabienne Darge | 11.11.21

Christophe Honoré aux frontières de l'intime

SceneWeb.fr, Vincent Bouquet | 11.11.21

Passage à l'acte

Libération, Gilles Renault | 13.11.21

«Le Ciel de Nantes» de Christophe Honoré est une ode réjouissante à sa famille dysfonctionnelle
Les Inrockuptibles, Patrick Sourd | 15.11.21

«Le réel transparait plus au théâtre qu'au cinéma»
24 heures, Natacha Rossel | 18.11.21

Honorer sa famille
Le Temps, Alexandre Demidoff | 20.11.21

Honorer sa famille
La Terrasse, Manuel Piolat Soleymat | 21.11.21

BLOG

Christophe Honoré, maître du romanesque et du lyrique
Bazart.com, Michelio | 08.11.21

Le Ciel de Nantes, le détonnant album de famille de Christophe Honoré
L'oeil d'Olivier | 11.11.21

«Le Ciel de Nantes» Christophe Honoré
Culturiouse, Martine Fehlbaum | 22.11.21

AUDIO

Christophe Honoré : « Les morts sont nos héritiers plutôt que l'inverse »
France Inter, Eva Bester | 31.10.21

Le 7/9 du lundi 08 novembre 2021
France Inter, Nicolas Demorand, Léa Salamé | 08.11.21

Christophe Honoré «L'écriture de scénarios est faite pour être oubliée»
France Inter, Arnaud Laporte | 15.11.21

L'invité du 12h30 - Harrison Arévalo présente la pièce «Le Ciel de Nantes»
rts, 12h30 | 22.11.21

Pour «Le Ciel de Nantes», Christophe Honoré passe de l'improvisation à la tragédie
rts, Vertigo Marlène Saldana et Stéphane Roger | 23.11.21

VIDÉO

Pour «Le Ciel de Nantes», Christophe Honoré passe de l'improvisation à la tragédie
rts, 19h30, Julie Evard | 22.11.21

Dans la pièce «Le Ciel de Nantes», le comédien français Julien Honoré raconte le destin de sa famille.

rts, 12h45, Julie Evard | 22.11.21

/ portrait / Marlène Saldana, la fureur de jouer



Génération sceneweb (3/30). Passée, aux yeux de beaucoup, de l'ombre à la lumière à la faveur des *Idoles* de Christophe Honoré, la comédienne veut continuer à cultiver son jardin, celui du théâtre *underground* contemporain.

Dans la bande *des Idoles* de Christophe Honoré, Marlène Saldana campait le rôle du vilain petit canard, toujours un peu à l'écart. Celui de Jacques Demy qui, contrairement à ses compagnons fantomatiques, Cyril Collard, Serge Daney, Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce, n'avait jamais révélé son homosexualité, et encore moins sa séropositivité. Et pourtant c'est elle qui, un soir de janvier 2019, a éclipsé, pour un temps, ses partenaires de jeu avec un coming-out dansé d'une virtuosité à faire pâlir les ors du Théâtre de l'Odéon. Aux yeux de beaucoup, la comédienne s'est révélée ce soir-là. En réalité, elle n'a fait que transiter, du théâtre *underground* contemporain, où elle reste malgré tout nichée, aux lumières moins confidentielles du plateau d'un théâtre national, qu'elle foulera à nouveau, si tout va bien, en mars prochain avec *Le Ciel de Nantes*, toujours sous la direction de Christophe Honoré.

Car la comédienne est loin d'être une perdrice de l'année. Contre vents et marées, elle roule sa bosse théâtrale depuis maintes saisons, avec le travail d'Yves-Noël Genod comme indélébile marqueur, le Zerep de Sophie Perez et Xavier Boussiron comme turbulent compagnon et Boris Charmatz comme révélateur d'une épiphanie chorégraphique. « *Pour moi, la rencontre avec la danse a vraiment tout changé et je la considère désormais comme un art au-dessus du reste, confie-t-elle. Quand j'étais jeune, je voulais faire du théâtre de texte, mais aujourd'hui, je suis incapable de rester sur une chaise à triturer une phrase pendant des heures. Mis à part pour les rares personnes qui travaillent précisément sur le texte, ce réflexe relève de la peur, et la peur, au théâtre comme ailleurs, c'est chiant.* » Alors, Marlène Saldana a basculé du côté de la performance, de ce « *théâtre punk qui cherche à emmener le public ailleurs* ».

Une forme de théâtre en danger

Avec son comparse, Jonathan Drillet, qu'elle retrouvera début février pour *Showgirl* au Théâtre Nanterre-Amandiers, elle a d'abord tenté de s'arrimer au monde, politique notamment. On l'a vu, par exemple, en 2012, avec *Le Prix Kadhafi*, exploré les relations tortueuses entre Nicolas Sarkozy et le dictateur libyen dans une ambiance de safari disco club. « *Sauf qu'aujourd'hui, tout va tellement vite qu'on ne peut plus suivre, qu'on est dépassé, remarque-t-elle. Il n'y qu'à voir le retour en force de Shakespeare, Molière et tout le lot d'anciens pour se dire que le théâtre est un peu pris de vitesse. Le problème, c'est que parler d'aujourd'hui avec hier est toujours difficile. Vouloir expliquer notre époque en utilisant Dostoïevski me rend un peu dubitative. C'est d'autant plus dommage qu'il y a tellement de sujets nouveaux comme l'identité ou le genre, sur lesquels nous sommes à la bourre. Même si les oeuvres nouvelles suscitent souvent plus de réactions à cause de l'époque, je crois que c'est notre rôle d'en prendre plein la gueule. C'est un sale boulot, mais il faut bien que quelqu'un le fasse.* »

Ce « *sale boulot* », elle voudrait, justement et simplement, continuer à pouvoir le pratiquer dans les dix prochaines années, mais, malgré sa notoriété acquise au cours de la dernière décennie, elle se montre inquiète. « *Vu le style de théâtre que recherchent la plupart des scènes nationales et des CDN, cela sent mauvais pour nous, assure-t-elle. Avec les départs de Mathilde Monnier du Centre national de la danse et de Philippe Quesne des Amandiers, je me demande bien où est-ce que nous allons fabriquer nos spectacles. A Paris, je suis curieuse de voir qui va accueillir Jonathan Capdevielle, Gisèle Vienne, Théo Mercier, François Chaignaud, Gaëlle Bourges ou encore Milo Rau. Mis à part le CDN de Caen, le Théâtre Saint-Gervais de Genève et les Subsistances qui nous aident, c'est difficile pour cette forme de théâtre-là en ce moment, celui qui ne se satisfait pas de monter du Molière de façon moderne. On s'amuse beaucoup à faire les choses, mais, contrairement à ce que certains pensent, on n'est pas des rigolos.* » Pour assurer les arrières de son art, Marlène Saldana a échafaudé un plan : compter sur elle-même, construire une carrière individuelle suffisamment solide pour produire ses spectacles, « *voire décrocher la tête d'un lieu* ». Bien lui en prendra.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Le Ciel de Nantes de Christophe Honoré



photo Jean-Louis Fernandez

Homme de cinéma mais aussi de théâtre, Christophe Honoré conjugue ces deux disciplines dans une saga familiale en dialogue avec l'histoire des siens. Quand la scène devient le lieu d'un film impossible ou rêvé...

C'est l'histoire et le destin d'une famille française sur trois générations, du lendemain des bombardements alliés sur Nantes en 1943 jusqu'à aujourd'hui. Et cette histoire se raconte comme un film dans un cinéma qui semble abandonné. Il y a là Mémé Kiki et certains de ses dix enfants. Il y a aussi le père Puig, banni pourtant depuis des années. Et s'ils sont tous réunis, c'est parce qu'un de leurs petits-enfants, celui qui fait du cinéma, a quelque chose à leur dire.

Christophe Honoré marie dans *Le Ciel de Nantes* le théâtre et le cinéma pour donner une forme inédite, sensible et tendre au récit familial et à ce qui se transmet sans se comprendre. Que reste-t-il du passé que nous partageons ? De quoi peut-on hériter quand il n'y a comme patrimoine rien d'autre que des vies détruites ? Comment sauver sa peau sans avoir le sentiment de trahir les siens ?

Nos rendez-vous



Jean-Louis Fernandez

SCÈNE
Christophe Honoré

"Il pleut sur Nantes donne-moi la main, le ciel de Nantes en mon cœur chagrin." Avec un titre extrait des paroles de Nantes chantée par Barbara, Christophe Honoré met en scène sa saga familiale. Partant du scénario d'un film qu'il n'a jamais réalisé au cinéma, c'est au théâtre qu'il lève le rideau sur un récit à la première personne où il explore cette mémoire de l'intime. Youssouf Abi Ayad, Harrisson Arevalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Stéphane Roger, Marlène Saldana et, pour la première fois sur une scène de théâtre, Chiara Mastroianni l'accompagnent dans ce voyage dans le temps. P. S.

Le Ciel de Nantes un spectacle de Christophe Honoré, du 19 mars au 18 avril, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris



Virginie Efira et Paul Verhoeven

P. Verhoeven

CINÉMA
Benedetta de Paul Verhoeven

Adaptation du livre de l'historienne Judith C. Brown (*Sœur Benedetta, entre sainte et lesbienne*), le film sera l'occasion pour Paul Verhoeven de mêler homosexualité féminine et mysticisme religieux au XVII^e siècle. Car l'histoire de Benedetta Carlini est celle d'une nonne tout aussi capable de miracle que de séduire ses sœurs. Au casting : Virginie Efira, Daphné Patakia, Charlotte Rampling et Lambert Wilson. Fortement pressenti au Festival de Cannes et marqué par les soucis de post-production liés à l'état de santé de Verhoeven, *Benedetta* devrait provoquer une levée de boucliers d'associations catholiques intégristes. B. D.
 En salle en mai 2021

Christophe Honoré « Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler »

ENTRETIEN

Cinéaste, metteur en scène au théâtre et à l'opéra, écrivain, Christophe Honoré, 51 ans, cultive la transversalité. La crise sanitaire a stoppé, cet hiver, sa création *Le Côté de Guemantes*, à la Comédie-Française mais son film, *Guemantes*, sortira le 15 septembre. Sa nouvelle pièce, *Le Ciel de Nantes*, sera présentée cet automne au Théâtre des Célestins, à Lyon.

Je ne serais pas arrivé là si...
 ... si, tout simplement, il n'y avait pas eu un cinéma à Rostrenen, mon village d'enfance au cœur de la Bretagne [Côtes-d'Armor]. J'avais 11-12 ans, les vendredis et samedis soirs, entre copains et copines, on allait au Ciné Breiz. C'était le lieu où on pouvait se rouler des pelles! Qu'importait le film. Il y avait deux séances. Je me revois négocier avec mes parents l'autorisation de rester à celle de 22h30. Ils ne comprenaient pas mais me laissaient faire parce que le cinéma était proche du loisement où nous habitions. Soudain, je découvrais des films qui échappaient au lot des comédies populaires, qui résonnaient en moi de manière plus solennelle. C'est ainsi que j'ai commencé à m'intéresser vraiment au cinéma, avec, par exemple, *Paris, Texas*, de Wim Wenders. C'est étrange de se demander pourquoi, à 12 ans, on peut se fixer une sorte de ligne d'arrivée : ce sera cinéaste ou rien. Je suis surpris de la prétention et de l'entêtement de l'enfant que j'étais.

En dehors de ces séances de cinéma, quelle saveur votre enfance avait-elle ?

J'ai eu une enfance très protégée, à la fois très douce et assez ennuyeuse. Au collège, avec ma prof de français, nous faisions un journal et, évidemment, la chronique ciné m'avait été dévolue. Je devais sûrement citer des films dans mes rédactions! Je prenais très à cœur cette critique mensuelle, j'avais l'impression d'être un passeur! Mais, très vite, la question a été : comment s'échapper? Tout en ayant déjà le sentiment de ne surtout pas vouloir trahir.

Pourquoi « trahir » ?

Quand on veut partir de quelque part où tout se passe bien, forcément les gens qui restent ont tendance à vous le reprocher, à vous dire : qu'est-ce qui te manque? Lorsque j'ai commencé à parler de cinéma à mes parents, ils étaient effrayés. Je voyais dans leurs yeux une espèce de compassion, comme s'ils se projetaient dans mes futurs échecs. Cela leur semblait insensé, donc il fallait gentiment m'en détourner. Au collège, en bon élève, je faisais tout pour plaire à mes parents et à mes professeurs. Mais au lycée, deux mois après ma rentrée en seconde, mon père est mort dans un accident de voiture. J'avais 15 ans, tout s'est effondré : c'était l'irruption d'une tragédie dans une enfance assez idyllique, un mélodrame car mes parents venaient d'avoir mon petit frère. De cette idée d'invincibilité – qui me pesait parce que j'avais l'impression qu'il ne pouvait rien se passer dans ce petit village – surgit quelque chose de terrible, une explosion de vie mais qui, finalement, était aussi romanesque. Soudain, quelque chose pouvait advenir.

Qu'est-ce que cette mort a changé ?

Tout. Après la disparition de mon père, je me suis tout autorisé. On ne peut pas s'empêcher – surtout quand un tel événement survient à l'adolescence – de se dire que ça vous donne un élan. J'ai eu l'impression de ne plus devoir rien à personne. Ni à ma mère ni à ma famille. Puisque la vie se comportait mal, il n'y avait pas de raison que je me comporte bien, en bon élève. Cette disparition m'a énormément construit et énormément détruit. Aujourd'hui, je n'ai plus la même analyse de cet événement que je pouvais avoir à 20 ou 30 ans. Quand j'ai commencé à écrire ou à faire des films, je voyais cela comme une fierté envers mon père, une manière de dire : tu vois, je m'en suis sorti, je peux faire du cinéma. Maintenant que je vieillis, je suis moins persuadé qu'on se répare. Le manque, la violence de l'absence et l'injustice demeurent. Peut-être aurais-je été un meilleur cinéaste, plus fort et moins fragile, s'il était resté vivant. Je ne me dis pas : je me suis autorisé à rêver de cinéma parce que je n'ai pas eu à affronter mon père. Ça, c'est de la psychologie de bar. La résilience, un des mots qui m'énervent le plus, je n'y crois pas. C'est une manière d'aveugler les gens et de s'aveugler soi-même.

Après la disparition de votre père, quelle tournure la vie familiale a-t-elle prise ?
 Quand mon père est mort, ma mère avait 36 ans. Elle se retrouvait seule avec trois en-



A Paris, en avril 2020. ED ALCOCK/MYOP

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... C'est dans le cinéma du village breton de son enfance que le metteur en scène comprend qu'il sera « cinéaste ou rien ». La mort tragique de son père va lui donner l'« élan », le persuadant alors qu'il ne doit « plus rien à personne »

fants et sans vraiment de métier. Elle avait aidé mon père, prothésiste dentaire, mais, comme beaucoup de femmes d'artisans, elle n'avait ni statut ni fiches de salaire. Il fallait faire front ensemble. J'étais présent mais j'ai un peu laissé faire mon grand frère. Il y avait aussi l'homosexualité qui advenait à ce moment-là. Puis la jeunesse a repris le dessus et ma mère s'est bien débrouillée dans sa manière de prendre les choses en main. Quelques mois après la mort de mon père, avec mon grand frère, nous avons créé l'association le Théâtre du zénith. On montait des pièces dans la salle des fêtes du village. J'avais mis en scène *La Musica*, de Duras et mon frère faisait ensuite *Le Père Noël est une ordure*. Après la représentation, des gens disaient à ma mère : « Ton ainé il s'en sort bien, par contre, le petit, il n'a pas l'air d'aller mieux! »

Quand vous découvrez votre homosexualité, en parlez-vous à votre mère ?

Non, j'estimais que cela ne concernait pas ma famille. Pendant mes années lycée à Carhaix [Finistère], je me suis affranchi du milieu familial. Comme beaucoup d'ados, j'ai eu une double vie. Cette période était plutôt joyeuse, pas du tout traumatisante, pleine de rencontres. Je ne me posais pas la question d'appartenir à une minorité. J'avais d'autres angoisses liées au danger du sida. Se découvrir homosexuel dans les années 1980, c'était penser qu'on n'y échapperait pas. Les campagnes de prévention ont été efficaces. On a fait très attention. Hétéros comme homos. Je détestais cette expression de « groupe à risque ». C'est une charge très lourde quand vous commencez, à 16-17 ans, à vous interroger sur votre identité. Mais avoir vécu une tragédie familiale m'a permis de relativiser. Je savais ce qu'était le malheur, la catastrophe était déjà arrivée.

Revenons à votre cinéphilie. En dehors du Ciné Breiz, comment s'est-elle construite ?

J'aimais beaucoup passer l'été à Nantes, chez ma grand-mère maternelle : elle me laissait faire ce que je voulais, je me goinfrais de films. J'ai découvert Jacques Demy [né en 1921 en Loire-Atlantique, mort en 1990]. J'étais rassuré : on peut devenir cinéaste en étant breton! Je me re-connaissais dans sa manière de filmer les hommes et de rêver le cinéma depuis un territoire provincial très simple. Ça me touchait énormément. Aujourd'hui, je l'ai élu comme parrain imaginaire. Et puis, très jeune, j'ai commencé à lire les Cahiers du cinéma et les critiques dans les quotidiens. Il y a beaucoup de films que je n'ai jamais vus et que je n'ai que lus.

Malgré une telle passion, vous ne ferez pas d'école de cinéma...

Ma mère s'y opposait. J'avais, en cachette, envoyé un dossier pour l'école de cinéma de Bruxelles, la seule directement accessible après le bac. Quand j'ai annoncé à ma mère que j'étais pris pour l'ora!, elle m'a dit : « Non, tu restes là. »

Pourquoi ?

Parce que, pour elle, j'étais assez fou comme ça! Je peux la comprendre : ça l'angoissait, elle pensait que je n'y arriverai jamais, que ce serait déjà formidable si je pouvais devenir ingénieur. Mais, artiste, c'était trop dangereux. Et puis, même si on n'en parle pas, la manière dont ma vie sensuelle s'organisait ne lui plaisait pas forcément. Donc, je n'ai pas eu le choix : ce fut Rennes mais j'ai réussi à aller en fac de lettres. La vie étudiante était festive. J'ai déserté la fac, je passais mes journées au cinéma et je commençais à écrire. Je comprenais que je n'aurais jamais de licence, que je ne ferais jamais la Fernis [Ecole de l'image et du son à Paris] et que je devrais trouver une autre solution. C'est aussi l'époque où je me suis beaucoup investi dans un mouvement d'éducation populaire, les Ceméa [Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active]. Je suis devenu directeur de colonies de vacances et je dirigeais des structures d'accueil pour enfants défavorisés. Je me sentais utile. Cette période a été importante dans ma formation politique. J'étais plongé dans des débats idéologiques [accès à la culture, l'éducation pour l'égalité des chances...] très formateurs et qui restent essentiels.

Est-ce après cette expérience que vous allez écrire pour la jeunesse ?

Oui. En tant qu'amateur et directeur de centres de vacances, j'ai suivi une formation de littérature jeunesse. Je lisais tout, de la comtesse de Ségur aux contemporains, ça me passionnait. En arrivant à Paris, l'idée que mon premier livre serait pour la jeunesse s'est imposée.

Qu'est-ce qui a déclenché votre arrivée à Paris, en 1995 ?

La lassitude de ma mère, qui a cédé : « Tu as le droit à un an à Paris. » A 24 ans, j'avais fait tous les excès, profité de ma vie étudiante, je pouvais envisager cette année très sérieusement. Mais je ne connaissais personne à Paris. Très vite, je me suis mis à écrire *Tout contre Léo*, mon premier livre pour enfants. Grâce à une amie, j'ai été pris comme stagiaire pour le festival Premiers plans d'Angers. J'écrivais les fiches de tous les films, j'adorais ça. Claude-Eric Poiroux, délégué général du festival, m'a embauché et envoyé au Festival de Cannes. Là, ça a été la révélation. J'ai commencé un journal de bord de cinéophile que j'ai envoyé à Serge Toubiana, alors rédacteur en chef des Cahiers du cinéma. Une semaine plus tard, il me demandait de venir à son bureau. Au même moment, j'adresses mon livre *Tout contre Léo* à Geneviève Brisac, éditrice à L'École des loisirs. Elle aussi m'a proposé un rendez-vous. Serge Toubiana m'a offert une chronique mensuelle « Le billet du spectateur ». Quant à Geneviève Brisac, elle a publié mon livre et m'a encouragé à en écrire un autre. Franchement, j'ai eu beaucoup de chance.

Vous deviez être euphorique...

Je voulais surtout rattraper le temps perdu. J'ai beaucoup publié à l'École des loisirs. Geneviève Brisac a été essentielle, c'est la première qui m'a regardé en tant qu'artiste et m'a encouragé à écrire un roman, *L'Infamille* [L'Olivier, 1997]. C'est elle qui m'a donné l'autorisation de devenir romancier. Pour les scénarios au cinéma, j'ai attendu qu'un producteur me le demande. Quand vous êtes autodidacte, vous sentez imposteur. Je me suis beaucoup isolé. J'avais, au fond de moi, l'idée que c'était un scandale social que je sois à Paris.

Cinéma, théâtre, opéra, littérature...

Vous ne vous êtes jamais interdit de passer d'une discipline à l'autre...

Au début, j'ai cru que c'était un problème et, honnêtement, ça l'est parce que vous progressez moins vite! Quand j'ai créé, en 2012, la pièce *Nouveau Roman*, j'ai compris que c'était ma manière d'être contemporain, de brouiller la définition de ce que j'étais. Cette incertitude, cette impureté, me semblait correspondre à quelque chose de moderne. C'est ma réponse au désordre que je ressens autour de moi. Et de manière pratique, ça me repose. L'alternance permet de passer outre vos découragements. Ensuite, j'ai travaillé sur une même idée, autour la transmission et de la mémoire : le livre *Ton père*, le film *Plaire, aimer et courir vite*, la pièce *Les Idéales*. Là, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose qui commençait à créer du sens.

Peut-on dire que ce triptyque a pour origine la Manif pour tous, une injure homophobe sur la porte de votre domicile ?

Disons que La Manif pour tous, ce surgissement d'une homophobie claire et assumée qui refuse toute idée de famille pour les homosexuels, a accéléré les choses. Ayant une fille, je me suis dit : tu as refusé de voir le problème. D'où ce triptyque. Mais je n'ai eu de cesse d'interroger ce qui m'avait ému et formé, la Nouvelle Vague, le Nouveau Roman.

D'où vient ce désir d'enfant ?

Adolescent, dès que j'avais une petite copine, je voulais lui faire un enfant! C'était une obsession! Heureusement, elles étaient plus matures que moi! Quand j'ai compris quelle serait ma sexualité, j'ai absolument refusé que cela m'enferme dans une impossibilité d'avoir des enfants. C'était essentiel. La naissance de ma fille m'a donné une énergie de travail et un désir d'être dans la vie.

Vos films sont allés à Cannes, vos opéras à Aix-en-Provence, vos pièces à Avignon et à la Comédie-Française, qu'est-ce cela vous inspire quand vous repensez à vos rêves d'adolescent ?

Ça me semble toujours un peu fou! C'est étrange, mais j'ai l'impression que ces projets, je les fais toujours depuis ma chambre d'adolescent de Rostrenen avec le sentiment que tout peut se terminer très vite. Sans doute est-ce pour cela que je suis vite angoissé si je n'ai pas un ou deux projets en cours. Je me sens encore très ado dans ma manière de travailler. J'ai encore besoin de mouvement. Le monde est si chaotique, incertain, violent... Les donateurs de leçons me terrifient, d'autant que ce sont souvent des leçons réactionnaires. Je ne crois pas que les artistes comprennent mieux que les autres ou qu'ils sont des témoins privilégiés. En revanche, ils peuvent, dans ces moments-là, affronter leur intimité. C'est cela qui domine tout ce que je fais. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SANDRINE BLANCHARD



Chiara Mastroianni dans « Le Ciel de Nantes », mis en scène par Christophe Honoré, avec des vidéos en direct et en différé. JEAN LOUIS FERNANDEZ

Chiara Mastroianni

« JE NE VAIS PAS ATTENDRE D'ÊTRE GRAND-MÈRE »

INTERVIEW

THÉÂTRE L'actrice confie son trac avant ses grands débuts sur scène à Lyon, dans le spectacle le plus intime de Christophe Honoré

Depuis longtemps, Christophe Honoré rêve d'un film racontant sa famille maternelle sur cinq générations. Trop grand, trop cher, ce projet n'a vu le jour que dans un scénario qui attend toujours son heure. Dans l'immédiat, voici la pièce, *Le Ciel de Nantes*, créée hier soir au théâtre des Célestins, à Lyon. Le réalisateur des *Chansons d'amour* (2007) y met en scène sa mère, Marie-Do, jouée par son frère Julien Honoré, et son propre personnage, incarné par Youssouf Abi-Ayad. Ils apparaissent entourés de cinq autres membres de sa famille, bien réels mais tous décédés. Parmi eux, sa grand-mère Odette (Marléne Saldana), son grand-père espagnol Domenico (Harrison Arevalo), sa tante Claudie, dépressive et suicidaire, jouée par Chiara Mastroianni. La comédienne est son actrice fétiche au cinéma. Après six films, il l'a embarquée pour la première fois au théâtre. Des débuts qu'elle nous a racontés mardi, en pleine répétition.

Comment Christophe Honoré vous a-t-il convaincu de monter sur les planches ?

Ces dix dernières années, il m'a proposé plusieurs fois de rejoindre sa troupe. Mais j'avais peur, chaque fois je finissais par dire non. Et puis d'un coup je me suis dit : il serait temps, je ne vais pas attendre d'être grand-mère pour vivre cette expérience. Cette peur ne me paraissait plus être une bonne excuse. Mais sans Christophe, je ne me serais pas autorisée à la surmonter. Il m'accorde une confiance qui colmate mes appréhensions. Dans ses films déjà, il est souvent allé chercher des choses qui avivaient mon anxiété et, une fois qu'on la dépassait, c'était super, j'étais contente. Par exemple, dans *Les Bien-Aimés* [2011], il y a une scène de danse assez technique. En la répétant, je flirtais avec une espèce de désespoir absolu que beaucoup d'acteurs connaissent. J'ai fini par la faire, et, rétrospectivement, je me trouve imbécile de m'être raconté que je n'allais pas y arriver.

Vous avez le trac ?

Oui, mais je ne vais pas m'en plaindre après m'être défilée des années... Avoir attendu avant de me jeter à l'eau n'arrange rien, car ce spectacle devait être créé en mars. La pandémie l'a reporté, on reprend tout de zéro. Heureusement, le plaisir l'emporte. J'ai la chance d'être avec une équipe d'acteurs très habitués au théâtre, une vraie troupe. Ils m'ont fait une place. D'ailleurs, c'est moi qui vous

parle mais c'est injuste : cette pièce est chorale, tous les personnages comptent.

Pourtant, pour avoir chanté au côté de Benjamin Biolay, vous avez une expérience de la scène et du public.

Je me raccroche à ces souvenirs dans l'espoir de me rassurer, et il se trouve que c'est ici, à Lyon, aux Nuits de Fourvière, qu'on a chanté devant une foule énorme. L'astuce est à double tranchant. D'un côté, oui, je n'en suis pas morte. De l'autre, je me souviens d'une trousse terrible. Le plus simple reste de se dire que le trac est une situation de travail.

Vous vous êtes formée sur le tas, en tournant des films. Cela a-t-il fait naître un complexe ?

Aucun. Les choses se sont enchaînées et je pense qu'on peut apprendre en travaillant, en tout cas pour le cinéma, où le rapport au réalisateur est très concret. Ça aurait été différent si j'avais pris des cours et, du coup, été incitée à faire du théâtre. J'ai longtemps pensé que je n'en ferais jamais.

Vous aviez 12 ans quand votre père, Marcello, a joué dans *Tchin-Tchin* à Paris, sous la direction de Peter Brook. Cela vous a marquée ?

Absolument. Mon père me parlait beaucoup de théâtre. Il en a fait à ses débuts en Italie avec la troupe de Luchino Visconti et il avait adoré ça. Il est remonté sur scène dans les années 1980, avec Brook au Théâtre Montparnasse

mais aussi avec Nikita Mikhalkov dans *Partition inachevée*, et en Italie peu de temps avant de mourir [en 1996]. Ce n'est pas un si bon souvenir pour moi. Je revois le décor magnifique du Tchekhov de Mikhalkov, avec au milieu un grand escalier. Mon père passait son temps à monter et à descendre. Au lieu de profiter de la pièce, j'avais peur qu'il tombe ou soit pris d'une quinte de toux, parce qu'il fumait beaucoup. Mais franchement, à part ça, mon rapport personnel au théâtre, jeune ou enfant, était quasi inexistant.

La faute à votre mère, Catherine Deneuve, qui n'a jamais fait mystère de sa peur du théâtre ?

Elle m'a déjà transmis son hypermétropie, je ne peux pas l'accabler de tout ! Nos parents ne sont pas responsables de tout ce qu'on devient. On fait nos propres erreurs, nos propres succès. Non, ce n'est ni la peur ni la faute de ma mère, c'est moi et mon tempérament. Au théâtre, Christophe Honoré pratique l'écriture de plateau et c'est très singulier, on est tenu d'improviser, de prendre l'espace. N'ayant jamais vécu ça au cinéma, où tout est très écrit d'avance, j'étais inhibée. Je me cachais derrière le décor et je rentrais chez moi désespérée, me répétant que je n'y arriverais jamais...

Comment a-t-elle réagi quand vous lui avez annoncé ce projet théâtral ?

Elle a dit quelque chose du genre « Hein ? Ah ? Vraiment ? » [avec malice, elle imite l'étonnement et les interjections à la fois vives et essouffées de Deneuve]. Et puis quand je suis partie répéter, elle m'a fait « Déjà ? Ça y est ? » J'ai eu l'impression qu'elle avait peur pour moi. Pourtant elle était très contente. Elle a été surprise mais compréhensive et, je pense, bien placée pour me sentir portée par ma complicité avec Christophe.

« J'ai eu l'impression que ma mère avait peur pour moi »

Ce genre de collaboration étroite et enrichissante, elle connaît avec [Jacques] Demy ou [André] Téchiné.

Ne vous a-t-elle pas emmenée au théâtre ?

Elle y va plus que moi, c'est vrai, mais elle ne m'a jamais poussée à y aller. Ma mère m'a transmis sa cinéphilie sans rien forcer. Elle sait bien qu'il est difficile d'imposer des choses qui doivent avant tout relever du plaisir. Elle m'a bien forcée à manger les fameuses endives au jambon de notre enfance, que je n'aimais pas du tout, mais ça, c'est une autre histoire ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALEXIS CAMPION

« Le Ciel de Nantes », jusqu'au 13 novembre à Lyon (Célestins), puis en tournée jusqu'à février 2022 à Lausanne, La Rochelle, Mulhouse, Reims, Nantes, Marseille, etc. Du 5 mars au 3 avril 2022 à Paris, au Théâtre de l'Odéon.



< Culture >

1 Lyon 2e. Le Ciel de Nantes, une pièce entre récit intime et réalité sociale au théâtre des Célestins

CAROLINE SICARD - 7 NOVEMBRE 2021, 06H08

Christophe Honoré met en scène *Le Ciel de Nantes* au théâtre des Célestins du vendredi 5 au samedi 13 novembre.

Écrivain, cinéaste, mais aussi metteur en scène au théâtre, c'est la première fois que Christophe Honoré vient présenter une de ses pièces à Lyon, après avoir déjà frayed avec l'Opéra en mettant en scène notamment *Don Carlos*. Avec *Le Ciel de Nantes*, il raconte l'histoire de sa famille, entre récit intime et réalité sociale, depuis sa grand-mère et le bombardement de la ville jusqu'à... lui-même.

Les écrivains qui racontent leur vie à longueur de romans, on en a un peu trop l'habitude, les dramaturges, moins ! Pourtant, cette nouvelle création pourrait valoir le coup. Déjà par sa mise en scène qui mêle le théâtre au cinéma en réunissant six comédiens dans un décor de cinéma abandonné, venus chacun rejouer le film que Christophe Honoré n'aurait pas tourné et qui parlerait de sa famille donc. Surtout, parce qu'on pourra voir Chiara Mastroianni, son actrice fétiche, fouler les planches pour la première fois. Autant vous dire qu'on n'a pas besoin de raison supplémentaire pour y aller.

Le Ciel de Nantes, du vendredi 5 au samedi 13 novembre à 20 h (dim à 16 h) aux Célestins, Lyon 2^e. De 7 à 40 €. theatredescelestins.com

THEATRE

Sous le ciel d'Honoré au Théâtre des Célestins à Lyon

Culture - Publié le 09 novembre 2021 à 10h15, par Le Tout Lyon

Christophe Honoré propose à Lyon, aux Célestins, une pièce bouleversante qui parle à tout le monde. Le metteur en scène nous cueille et nous emporte pendant deux quinze avec sept comédiens époustouflants dans le dialogue vertigineux du passé et du présent, au cœur d'une famille déchirée. Un événement de théâtre.



(© Capture d'écran YouTube Célestins)

Avec *Le Ciel de Nantes*, qui s'ouvre sur les notes au piano de *Nantes* de Barbara, le cinéaste Christophe Honoré raconte le film qu'il n'a pas pu faire sur la famille de sa mère, ses grands-parents, et leurs 10 enfants.

La pièce est un incroyable et déchirant récit de vies, de morts, de disputes, de ruptures, de réconciliations, avec humour grinçant et auto-dérision, comme sait le faire le cinéaste des *Chansons d'amour*, de *Chambre 222* ... Est-ce par hasard si l'anniversaire du décès du père de Christophe Honoré, alors qu'il avait 15 ans, un 9 novembre, tombe pendant que se jouent les premières représentations à Lyon ?

D'une émotion à l'autre

La scène se passe dans les années 80 dans une salle de cinéma, le jeune Christophe réunit ses grands-parents, sa mère, ses oncles et tantes et leur dit qu'il prépare, (enfin qu'il préparait) un film sur eux, et leur explique pourquoi il n'a pas pu, pas voulu, le faire... Chiara Mastroianni fait des débuts émouvants sur les planches, en compagnie des comédiens géniaux du groupe de théâtre habituel de Christophe Honoré.

Le metteur en scène convoque toutes les formes de spectacles dont une désopilante scène de chorégraphie sur un titre de Sheila, qu'il avait l'habitude de danser avec sa grand-mère, mais aussi une chanson d'Alex Beaupain, chantée par le comédien Julien Honoré, le frère cadet du réalisateur, qui joue, dans la pièce, un rôle surprenant, qu'on laisse au spectateur le soin de découvrir.

Honoré utilise le grand écran pour de la vidéo enregistrée, pour de la diffusion directe, pas de temps mort, on saute d'une émotion à l'autre.

Deux heures quinze plus tard, la pièce nous laisse sur le flanc. Le spectateur est épuisé mais heureux d'avoir vécu un temps de théâtre exceptionnel, des montagnes russes émotionnelles, admiratif des astuces et d'une mise en scène brillante et rythmée.

Christophe Honoré tire les fils de son passé

Avec sa nouvelle pièce, « Le Ciel de Nantes », l'auteur et metteur en scène part à la recherche de son temps perdu

THÉÂTRE

LYON - envoyée spéciale

C'est un vieux cinéma aux fauteuils dont le rouge a un peu passé, sur lequel semble s'être déposée la fine pellicule des ans. En ce temps-là, il y avait encore, sur le dessus des sièges, des petits cendriers intégrés – eh oui, on fumait dans les salles obscures, on fumait partout, c'était un autre temps. Là, dans ce petit cinéma oublié, commence *Le Ciel de Nantes*, le nouveau spectacle de Christophe Honoré, qui a enfin pu être créé, le 6 novembre, au Théâtre des Célestins, à Lyon, après avoir subi de multiples reports dus au Covid-19. Il partira ensuite en tournée, pour de longs mois.

Et c'est un moment comme Christophe Honoré sait en offrir, porté par une grâce, un art du romanesque, une légèreté magnifiques. Rien ne pèse ni ne plombe sous ce *Ciel de Nantes* pourtant chargé de tragédies familiales et sociales. Le cinéaste et metteur en scène y raconte l'histoire de sa famille maternelle avec le sens subtil d'un Proust d'aujourd'hui, pour qui le cinéma et le théâtre, en dialogue constant, joueraient le rôle occupé par la littérature chez l'auteur de la *Recherche*.

Tout passé, dès qu'on le raconte, est toujours composé, et toute tentative de retrouver le temps perdu toujours vouée à l'échec. Mais on peut toujours examiner la trace, ce qui hante le présent, ce que ce passé a fait de soi. Alors Christophe Honoré se met en scène lui-même, dans la peau d'un bel acteur, Youssouf Abi-Ayad, et convoque ses fantômes, dans l'espace bien vivant et concret du théâtre.

Les voilà qui s'incarnent, comme droit sortis de sa mémoire, de son théâtre intérieur, et les voilà qui s'échappent, aussi, des images glacées par le souvenir. Ils reprennent leur autonomie, ils sortent du cadre, ils sont des corps étrangers dans des ima-

Rien ne pèse ni ne plombe sous ce « Ciel de Nantes » pourtant chargé de tragédies familiales et sociales

ges familiales et flottantes. Il y a là, d'abord et avant tout, même Kiki, la grand-mère. C'est avec elle que tout commence, pendant la guerre, à Nantes, sous les bombardements. Odette (son vrai prénom, proustien s'il en est) a deux jeunes fils, son époux est tué. Elle se remarie avec un bel hidalgo qui lui fera huit autres enfants, en la violant et la tabassant copieusement au fil des années.

« Transfuge de classe »

Parmi ces enfants, la mère de Christophe Honoré, Marie-Dominique, et trois de ses oncles et tantes, Roger, Jacques et Claudie, l'accompagnent sur le plateau. L'histoire familiale n'a rien d'idyllique, elle est marquée par la mort, le suicide, la dépression, la violence à l'égard des femmes et le rejet de l'homosexualité, l'abandon, la pauvreté. Et elle est traversée par une histoire collective, de la guerre d'Algérie à l'émancipation féminine, de l'évolution de la classe ouvrière à l'immigration et à la montée du racisme. Avec, au cœur, pour Christophe Honoré, cette question d'être un « transfuge de classe », comme on dit aujourd'hui, et le sentiment de trahison qui va avec.

Lesté de réel, le spectacle fuit pourtant tout réalisme. L'enjeu n'est pas tant pour le metteur en scène de raconter son histoire, que de tirer avec sensibilité et humour les fils de ce passé, de voir comment ils se sont tressés, emmêlés, cassés et raccommodés, pour arriver jusqu'à lui et à sa vocation d'artiste – autrement dit, quelqu'un



« Le ciel de Nantes », de et par Christophe Honoré, lors d'une répétition, en mars. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

qui se dote d'une voix et d'un regard propres. Pour ce faire, il multiplie les mises en abyme, entre théâtre et cinéma notamment, en doublant les personnages incarnés sur le plateau par d'autres, filmés et joués par certains de ses acteurs fétiches – Vincent Lacoste, Marina Fois, Pierre Deladonchamps ou Anais Demoustier.

Et tout fonctionne, parce que tout est juste et aérien, merveilleusement bien joué, parce que Christophe Honoré est aussi un enfant de Jacques Demy et que la fantaisie est au rendez-vous, et qu'il donne à ses personnages une vitalité irrésistible, une lumière. On se déhanche sur une

chanson de Sheila, on se réunit autour d'un match de foot au stade de la Beaujoire, et le jeune Christophe, qui aime les garçons, danse le tango, déguisé en torero, avec son grand-père maudit qui, lui, prétendait aimer les femmes, en leur cognant dessus. Cherchez l'erreur.

L'alchimie particulière qui s'opère entre les acteurs est le cœur battant de cette recherche du temps perdu, où les cartes du réel et de la fiction sont rebattues sans cesse. Marlène Saldana est d'une force incroyable dans le rôle de mémé Kiki. Chiara Mastroianni, pour ses débuts au théâtre, est magique de fraîcheur et de

Chiara Mastroianni, pour ses débuts au théâtre, est magique de fraîcheur et de naturel

naturel. Julien Honoré, lui, qui est le frère de Christophe, joue rien de moins que sa propre mère dans le spectacle, en une étrange opération vaudoue dont il se sort avec un humour et une classe irrésistibles. Quant à Youssouf Abi-

Ayad, il est, dans la peau de Christophe Honoré, d'une intensité intérieure bouleversante. Le cœur n'est pas chagrin, sous ce *Ciel de Nantes*. ■

FABIENNE DARGE

Le Ciel de Nantes, de et par Christophe Honoré. Au Théâtre des Célestins, à Lyon, jusqu'au 13 novembre. Puis à l'Opéra (Théâtre Vidy hors les murs) de Lausanne (Suisse), du 19 au 23 novembre, en décembre à La Rochelle, Mulhouse et Reims, en 2022, à Nantes, Poitiers, Marseille, etc., et à Paris, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, du 5 mars au 3 avril.

/ critique / Le Ciel de Nantes : Christophe Honoré aux frontières de l'intime



Photo Jean-Louis Fernandez

Au Théâtre des Célestins, le metteur en scène et réalisateur offre une émouvante plongée dans sa tumultueuse histoire familiale, avec, toujours, cette grâce scénique qui fait sa marque de fabrique.

Ce cinéma-là, les moins de 20 ans, et sans doute de 30 ans, ne peuvent pas le connaître. Confortablement assis dans des sièges d'un rouge délavé par le temps, les spectateurs pouvaient encore y griller une, ou deux, ou trois cigarettes, tandis que le projectionniste, depuis sa cabine, veillait à ce qu'aucun grain de sable ne vienne enrayer la bobine et perturber le bon déroulement de la séance. Ce cinéma-là, Christophe Honoré a choisi de le ressusciter – avec l'aide des toujours talentueux **Mathieu Lorry-Dupuy**, à la scénographie, et **Dominique Bruguière**, aux lumières –, comme on exhumerait la tranche d'un passé révolu, pour y dévoiler un film, *Le Ciel de Nantes*, devant un public un peu particulier. Dans les travées, sont installés plusieurs membres de sa famille maternelle, impatients de découvrir à quelle sauce « le petit Christophe » les a mangés. Car cette toile les prend directement pour objet, ces femmes et ces hommes qui, à une exception près, sont déjà tous décédés. **Film intime, *Le Ciel de Nantes* est aussi, on le comprendra bien vite, un film imaginaire que le réalisateur ne s'est jamais décidé à tourner, comme si ce projet se déroulait à mesure qu'il souhaitait le construire, comme si à trop vouloir capturer son récit familial celui-ci ne pouvait, en définitive, que lui échapper.**

Un récit qui, au fil des confessions-interventions-contestations des uns et des autres, s'avère, à l'image de beaucoup, particulièrement substantiel et lourd. Matriarce tutélaire, surnommée Mémé Kiki, Odette lance les hostilités. Elle tient à préciser les modalités de sa rencontre avec Puig, ce beau policier d'origine catalane, qui en sept ans, lui aura fait huit enfants, en plus des deux nés de son premier mariage, et transformé sa vie en sacerdoce, et en cauchemar au gré des coups qu'il lui infligeait. A ses côtés, Claudie, Roger et Jacques ont aussi leur mot à dire. La première sur les causes de son suicide, essentiellement lié aux errements de son mari, Pierre-François, coureur de jupons invétéré qui l'aura détruite à petit feu ; le second, traumatisé par la guerre d'Algérie, ruiné par ses dettes de jeu, meurtri par la relation tumultueuse avec son fils junkie, sur les raisons qui l'ont poussé, un jour, à se loger une balle dans la tête ; et le dernier sur cette vie à encaisser les morts, et à protéger sa mère, y compris en lui cachant, jusqu'au tout dernier moment, qu'il avait un cancer. Ne reste alors plus que la discrète survivante, et mère de Christophe Honoré, Marie-Do, devenue veuve, à moins de 40 ans, avec trois enfants sur les bras, après le tragique accident de voiture qui a emporté, voilà de nombreuses années, son mari.

Ce substrat, d'aucuns auraient pu s'en servir, et il y avait de quoi, pour faire pleurer dans les chaumières. Chez Christophe Honoré, il n'en est rien. **Comme il avait déjà su le prouver, le metteur en scène n'a pas son pareil pour instaurer une ambiance où la légèreté du geste le dispute à la gravité des mots, où l'élégance visuelle s'entremêle avec la résurgence des fantômes, jusqu'à accéder à une grâce scénique, évanescence à souhait.** D'autant que, plutôt que de remuer le couteau dans la plaie, le metteur en scène cherche à unir et réunir cette famille, au lieu de perpétuer, voire d'amplifier, ses divisions. Façon, pour lui, de faire surgir l'amour au-delà des fêlures et des rancœurs. Surtout, en mêlant théâtre et cinéma, en transformant ses proches en personnages, Christophe Honoré opère une certaine mise à distance. Elle lui permet d'échapper à un théâtre purement nominaliste, thérapeutique, ou pire, psychanalytique, et de tirer des fils plus universels, d'ouvrir des questionnements propres à l'héritage, aux transfuges de classe ou à la fabrique des souvenirs qui pourront résonner chez tout un chacun.

A ceci près que, et c'est là le seul bémol, à trop multiplier les pistes, le metteur en scène prend le risque de ne pas les voir aboutir, et de se contenter d'une écriture de plateau qui, si elle n'est pas dénuée d'humour, n'a pas toujours la profondeur de celle, notamment, des *Idoles*. Par bonheur, ses fidèles comédiens se montrent, à la force de leur jeu, capables de gommer ces quelques faiblesses – y compris dans les moments de pure mise en scène qui peuvent, de temps à autre, donner une légère sensation de déjà-vu. En impeccable cheffe de file, **Marlène Saldana se révèle extraordinaire dans le rôle d'Odette**, femme forte et blessée, protectrice et sarcastique en diable ; quand Julien Honoré, qui incarne sa propre mère, **Jean-Charles Clichet et Stéphane Roger, tous deux impeccables en oncles aux antipodes, ne cessent d'être à la relance**, profitant du moindre interstice pour glisser un mot d'esprit, une blague vaseuse ou un coup de gueule souvent déchirant, parfois lourd de conséquences. Ensemble, et accompagnés par écran et caméra interposés, par Marina Fois, Pierre Deladonchamps, Vincent Lacoste ou encore Ludvine Sagnier, ils forment cette famille de cœur, à la complicité non feinte et motrice, que Christophe Honoré s'est peu à peu construite, tel un essentiel appendice à sa famille de sang.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

**Production Théâtre Vidy-Lausanne, Comité dans Paris
Coproducteur Odéon – Théâtre de l'Europe, Célestins –
Théâtre de Lyon, Comédie – Centre dramatique national
de Reims, TANDEM – Scène nationale Arras-Douai, Le
Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique, La Filature – Scène
nationale de Mulhouse, Bonlieu – Scène nationale
Annecy, TAP – Théâtre et Auditorium de Poitiers, La
Coursive – Scène nationale de La Rochelle, Scène
nationale d'Albi, Théâtre National de Bretagne**

*Théâtre des Célestins, Lyon
du 6 au 13 novembre 2021*

*Théâtre Vidy-Lausanne
du 19 au 23 novembre*

Passage à l'acte

Chiara Mastroianni Débutant au théâtre à 49 ans, l'actrice ne renie pas un lignage écrasant dont elle a su se démarquer, projet après projet.



«Ça n'est pas ta faute / C'est ta chair ton sang / Il va falloir faire avec / Ou plutôt sans.» Un dilemme qui, dans le cas présent, aurait pu prendre une tournure insurmontable, comme l'observe Christophe Honoré, qui a vu évoluer la puînée (un demi-frère côté maternel, l'acteur Christian Vadim, une demi-sœur, côté paternel, la costumière de cinéma Barbara Mastroianni, disparue en 2018) au fil des projets: «Au fond, il n'y a rien qui doit vous donner confiance quand planent au-dessus de votre tête les noms de Marcello Mastroianni et de Catherine Deneuve. Mais je pense que Chiara s'est débarrassée film après film de ce poids. Jusqu'à imposer ce mélange de densité et d'évanescence qui l'amène maintenant à se fondre joyeusement dans un collectif où elle retrouverait un esprit de colonie de vacances renvoyant au plaisir de la jeunesse.» Que l'enfant de la balle a toutefois traversé cahin-caha: «C'est peut-être à l'école, que je n'ai jamais pas, que j'ai le plus souffert du qu'en-dira-t-on, comme lorsqu'un petit con dit que mes parents n'auraient jamais dû faire d'enfant si c'était pour ne pas s'en occuper, moi-même enviant les copains de classe qui avaient quelqu'un pour les engueuler le soir, en rentrant à la maison.»

De fait, Chiara Mastroianni n'a aucun souvenir du schéma parental amoureux, le couple «hors norme» mettant un (bon) terme à quatre années de *love story*, alors qu'elle n'a que deux ans. Chacun continuant ainsi de tracer sa voie mythique sur les plateaux de tournage que, de *la Cité des femmes* de Fellini à *Trois Vies et une seule mort* de Raoul Ruiz, la gamine, puis l'ado, infiltre pendant les vacances, goûtant notamment «l'autodérision, la simplicité et la gentillesse» de son père, tandis que, longtemps, l'intendance est assurée par une nounou, Bruna, dont la protégée se souvient avec une émotion palpable: «C'était une femme riieuse et tendre d'une incroyable douceur, avec qui j'ai appris l'italien... et fumé ma première clope – une Royale menthol. Plus tard, j'allais la voir chez elle à Poissy. Elle a même connu mon premier enfant [Milo, né fin 1996 d'une relation avec un sculpteur, Pierre Torretton, ndlr] et j'ai vécu son départ comme un déchirement.»

- 1972** Naissance à Paris.
- 1993** *Ma Saison préférée*, d'André Téchiné.
- 2004** *Home*, album en duo avec Benjamin Biolay.
- 2019** *Chambre 212*, de Christophe Honoré.
- 2021** Débuts au théâtre dans *le Ciel de Nantes*, à Lyon (jusqu'au 13 novembre), puis en tournée (à Paris en mars 2022).

Conclusion d'une introspection sans fard, Chiara Mastroianni dresse un bilan de compétences (?) des plus relatifs: «Je suis quelqu'un de très lent qui se tend souvent des pièges, met un temps fou à concrétiser ses envies, pourtant réelles, et a grandi en ne sachant rien faire de particulier.» Ceci expliquant cela, quand une Charlotte Gainsbourg tient déjà le haut de l'affiche à la puberté, elle a déjà largement franchi le cap de la majorité le jour où André Téchiné lui confie son premier (autant que second) vrai rôle, dans *Ma Saison préférée*. Mais de là à plastronner... «Après avoir longtemps répété et joué en ayant mal au ventre, il m'a fallu des années pour que la panique s'estompe au profit du plaisir, voire de l'excitation», concède celle qui, trente ans plus tard, daigne s'accorder une «petite légitimité» dans un cinéma d'auteur raccord avec des goûts personnels précocement alimentés par sa mère.

Hormis un trimestre peu concluant au lycée français de Rome, à 16 ans, Chiara Mastroianni a toujours habité dans le très chic et cher VI^e arrondissement de Paris, dont elle connaît les moindres recoins – jardins, écoles, commerces, etc. Un «acte de rébellion» l'a bien incitée également à quitter un jour le domicile familial pour prendre la direction... du V^e. Mais l'exil a fait long feu. Casanière, elle aime cuisiner et, plus encore, manger. S'inquiète de la frisure des réseaux sociaux ruinant les valeurs cardinales, autant qu'ils galvaudent la notion de célébrité. Et, les cancons people évanouies (exit, Benoît Poelvoorde), assure d'une vie sentimentale «très calme, avec rien d'amusant à raconter».

Passée un lointain soutien apporté à l'infortuné candidat socialiste à la présidentielle, Lionel Jospin, en 1995, la fibre militante n'a guère vibré depuis. L'expérience l'a même un peu douchée: «Il convient de se demander si, aux yeux de la population, ce genre d'engagement ne nuit pas à une cause, plus qu'il ne la sert. Car, soyons lucides, j'ai quand même une vie particulière qui ne me rend représentative de personne.»

Par **GILLES RENAULT**
 Photo **HUGO RIBES**

Le rideau se baisse, au moment des saluts, sur un ensemble jupe crème évasée, chemisier en soie rouge et blanc, avant qu'on retrouve la même, quelques minutes plus tard, côté coulisses, en jean noir, sweat informe et écharpe bleu marine. Casual, dans le jargon de la mode. Traduire: sans chichis. Ce que ne dément pas Christophe Honoré qui, depuis le 6 novembre à Lyon, dirige pour la première fois de sa carrière au théâtre celle qui, si longtemps, confessa une profonde appréhension, matinée de défiance, pour cette approche du métier d'actrice. Jusqu'à enfin tenter l'expérience, au seuil de la cinquantaine, dans *le Ciel de Nantes*, saga autobiographique de l'auteur qui, déterrants les cercueils d'une famille en vrac, clan prolo étouffé par les secrets et les griefs, entraîne dans son sillage une troupe en surchauffe. Dont, dans le rôle de la tante Claudie, Chiara Mastroianni, surmontant pour l'occasion cette «tendance à ne jamais se faire trop confiance» qu'Honoré avait préalablement taquinée: «Inutile de lui chercher des défauts, elle saura très bien le faire toute seule.» «Pourtant, quand elle parle, j'ai l'impression d'entendre ma voix», enchérit le réalisateur des

LE PORTRAIT

Chansons d'amour et de *Chambre 212* qui, après six collaborations cinématographiques, lui déclare sa flamme artistique. Non sans ajouter: «Alors qu'à la base, nous n'avions aucune raison d'être proches. Mais peut-être est-elle précisément attirée par des profils différents de ceux qui l'ont entourée, telle une façon d'échapper à la légende qui l'accompagne. Ce qui, dans un même ordre d'idée, a pu l'inciter à sauter le pas en

direction du théâtre où sa mère ne s'est jamais aventurée.» Sinon, côté public, pour venir la voir jouer, sans préavis. De même que la fille de Chiara Mastroianni, Anna,

18 ans, s'assoira aussi incognito dans un fauteuil, quelques jours plus tard, accompagnée de son père, Benjamin Biolay. «J'ai été surprise et émue de voir l'une et l'autre en loge après la représentation. Mais, devinant à quel point je devais être anxieuse, elles ont bien fait de ne pas s'annoncer», concède la benjamine de Catherine Deneuve.

En somme, une histoire d'héritage, aux droits de succession exorbitants, telle que la chantera Biolay en 2009, scellant à un divorce sans esclandre après sept années de mariage – dont naîtra également un disque favorablement accueilli, *Home*:

“Le Ciel de Nantes” de Christophe Honoré est une ode réjouissante à sa famille dysfonctionnelle

par Patrick Soud
Publié le 15 novembre 2021 à 11h25
Mis à jour le 15 novembre 2021 à 11h25



Ode aux membres de sa famille, le dernier spectacle de Christophe Honoré, créé à Lyon au Théâtre des Célestins, prend la route pour une tournée qui s'annonce triomphale.

C'est sur une scène que Christophe Honoré a choisi d'évoquer le projet d'un film consacré à sa famille qu'il ne s'est jamais décidé à tourner. *Le Ciel de Nantes* donne rendez-vous avec les figures hautes en couleur de la tribu dysfonctionnelle dans laquelle il s'est construit jusqu'à l'adolescence.



©Jean-Louis Fernandez

Des scènes inoubliables

Christophe Honoré les retrouve dans la peau d'un exfiltré qui s'excuse : *"J'ai fait treize films et jamais je n'ai réussi à tourner ce film-là qui racontait nos vies..."* Du réconfort de renouer avec de tendres connivences au rappel de la cruauté des jugements à l'emporte-pièce d'un temps où l'homophobie règne, chaque portrait le ramène au quotidien des enfermements de sa jeunesse. Il sait rendre inoubliable l'échappée belle d'une chanson interprétée à cappella ou l'enchaînement saisissant d'une danse flamenco que son grand-père exécute sur les accoudoirs des fauteuils après s'être lancé dans le commentaire, digne d'un direct de la télévision, d'une rencontre au stade de la Beaujoire entre l'équipe du FC Nantes et le Paris Saint-Germain. On passe du *Nantes* de Barbara à *Spacer* de Sheila, de *Shake the Disease* de Depeche Mode au *Vanishing Act* de Lou Reed interprété par Chiara Mastroianni, infiniment touchante dans le rôle de Claudie qui consacre avec brio ses premiers pas sur scène.

Moment de grâce ultime, un tango aux allures de calumet de la paix amène le personnage de Christophe, portant l'habit de lumière des toreros, à danser avec ce grand-père venu d'Espagne que tous détestent pour sa violence et ses postures autoritaires de policier macho. L'heure n'est jamais aux règlements de compte tant est palpable le bonheur d'avoir rendu cette entreprise possible, dans une pudeur à nu qui fait le prix de chacun de ses instants.

Le Ciel de Nantes, texte et mise en scène de Christophe Honoré. Avec Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arevalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger, Marlène Saldana.

Du 19 au 23 novembre, Théâtre Vidy hors les murs, Opéra de Lausanne (Suisse). Les 1er et 2 décembre, La Coursive Scène Nationale, La Rochelle. Les 8 et 9 décembre, La Filature à Mulhouse. Les 15 et 17 décembre, Comédie - CDN de Reims. Tournée en 2022 à Nantes, Douai, Poitiers, Annecy, Chambéry, Albi, Marseille et du 5 mars au 3 avril, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris.

Au prétexte de la projection de ce film imaginaire, les voici rassemblés, en présence du réalisateur incarné par le comédien Youssouf Abi-Ayad, dans le décor nostalgique de la salle d'un cinéma de quartier à l'abandon, aux fauteuils rouge délavé aussi épars que défoncés. La réunion convoque sa famille maternelle, Odette, sa grand-mère (Marlène Saldana), sa mère Marie-Do (Julien Honoré), ses oncles Jacques et Roger (Jean-Charles Clichet et Stéphane Roger), sa tante Claudie (Chiara Mastroianni). Le petit groupe est vite rejoint par Domenico Puig (Harrison Arevalo), son grand-père que le clan a banni.

Un objet fascinant et addictif

Six caractères bien trempés qui n'adhèrent pas à l'idée d'être des personnages en quête d'auteur et ne se privent pas de le dire. À mille lieux d'une réunion de doux fantômes, cette assemblée des spectres est si vivante qu'ils pourraient tous appartenir à la catégorie des esprits frappeurs. Le metteur en scène met un point d'honneur à réincarner ces représentants de la classe populaire tels qu'en eux-mêmes, bruts de décoffrage. On aime d'emblée chacun d'eux pour la simple raison qu'ils assument de n'avoir de compte à rendre à personne.

Maître de cérémonie d'un jeu de la vérité où il confronte son double à un retour sur les traces de son passé, Christophe Honoré réactive ses souvenirs pour témoigner d'une saga familiale émaillée par les drames et les accidents de la vie, en imaginant *Le Ciel de Nantes* comme le débrief d'une série de flashs mémoriels. Parcours de scènes fulgurantes, la pièce offre à chacun la liberté de s'ébattre dans un spectacle qui s'ancre au réel pour viser le fantasmatique.

Maîtrisant l'art d'une balance subtile alliant la justesse des performances des acteurs à des mises à distance et des plongées vers les visages qu'offrent les possibilités des images de la vidéo, il nous livre un objet scénique furieusement addictif. *Le Ciel de Nantes* fascine tant sa mise en œuvre se révèle d'une plasticité formelle sans limite n'ayant de cesse que de s'accorder à la justesse des émotions exprimées.



Le grand quotidien vaudois. Depuis 1762 | www.24heures.ch

Jeudi 18 novembre 2021 | JA 1000 Lausanne | N° 269 • Fr. 4.00 (TVA 2.5% incluse) | France € 3.60

«Oural», le tigre emblématique du Zoo de Servion, a dû être endormi Vaud, page 9
Lamine Koné, le défenseur qui doit aider le LS à sortir de la zone rouge Sports, page 13
Ce que valent vraiment les traitements contre le Covid Suisse, page 15



Le glas sonnera en 2025 pour l'Hôpital de Saint-Loup

Historique À Pompaples, le berceau de la médecine vaudoise a vécu. Les Établissements hospitaliers du Nord vaudois (EHNV) confirment la concentration des soins aigus à Yverdon.
Volte-face L'an dernier encore, les EHNV prévoyaient de renforcer les activités ambulatoires de Saint-Loup. Pourquoi ce revirement? Les explications de Jean-François Cardis, directeur général.
Désert médical? Sous-exploitées, les Urgences sont condamnées. Pas question, comme à Cossonay, de créer une permanence. Les EHNV renvoient la population vers le privé. Lire en page 7

À Lausanne, les cafés racontent aussi une belle histoire



Patrimoine Sur la base de l'ancien caravansérail et d'anciennetés, la Ville a dressé une liste de 4-6 cafés historiques qui méritent une place dans les identifiants. Ils doivent également être à bénéficier du label officiel. Page 8

Cyberattaque Une institution raconte sa gestion de la crise en janvier 2020. Le restaurant Le Ciel vers le Mont-sur-Lausanne a subi une attaque informatique. Plus de deux ans plus tard, tout n'est pas revenu à la normale. Témoignage de la directrice adjointe Sandra Fritzi. Page 3

Fédérales 2023 Vers un duel entre Maillard et Nordmann. Il y a tout pour le moment conseiller les électeurs. Mais les deux candidats vont-ils proposer des programmes concurrentiels pour l'élection de 2023 au Conseil fédéral? Page 6

Élèves en difficulté Les instits veulent davantage de moyens. Un sondage de la Société vaudoise d'éducation montre que le projet d'outil de diagnostic proposé aux élèves, bien qu'il soit sensible et mis en œuvre, ne fait pas consensus. Explications. Page 8

21heures | Partenaires médias
LA REVUE DE LAUSANNE DÈS CE SOIR!
JUSQU'AU 31 DÉCEMBRE 2021
INFOS ET BILLETTERIE: WWW.REVUE.LAUSANNE.CH
L'éditorial 2 • Courrier 10 • Météo 10 • Décès 20-21 • Jeux 23 • Cinéma, Agenda 26

Interview de Christophe Honoré

«Le réel transparait plus au théâtre qu'au cinéma»

Avec «Le Ciel de Nantes», le cinéaste et metteur en scène dévoile une pièce magistrale inspirée de son histoire familiale. À voir à l'Opéra.

Natacha Rossel

C'est l'histoire d'un film jamais tourné. Christophe Honoré a renoncé à réaliser le portrait de sa famille maternelle par peur de profaner la mémoire de ses êtres chers. C'est finalement sur scène que le cinéaste parvient à réveiller ses souvenirs, à honorer les vivants et à invoquer les fantômes dans «Le ciel de Nantes», à l'affiche de Vidy, joué à l'Opéra de Lausanne du 19 au 23 novembre. Après «Les Idoles», sublime ode théâtrale à ses figures tutélaires victimes du sida, le Français signe une œuvre intime, bouleversante. En parallèle, le CityClub Pully projette «Guermantes», son récit des aléas d'une troupe privée de représentations, tourné en plein confinement avec les acteurs et actrices de la Comédie française.

Vous créez sur scène ce film que vous n'avez jamais tourné. Quel a été le déclic?

Il y a vingt ans, juste après mon premier film, j'ai écrit un scénario sur l'histoire de la famille de ma mère. Je n'ai jamais réalisé ce projet et j'ai longtemps lié cela à des questions d'argent et de production. Mais j'ai dû admettre que je ne me sentais pas apte à le tourner. Par lâcheté, par pudeur et par peur de trahir la mémoire de ces personnes. Puis j'ai créé «Les Idoles», où je faisais apparaître une famille imaginaire sur scène. J'ai compris que le théâtre était le lieu où je parviendrais à faire resurgir ma famille, à créer une œuvre qui soit frontalement autobiographique, avec un double de moi sur scène.

En quoi le théâtre vous a-t-il permis de dépasser ce sentiment de trahison?

Le grand souci du cinéaste, c'est le réalisme: il ne peut pas échapper à cette nécessité de rendre compte du vraisemblable dans un film. Le théâtre est de l'ordre de l'artifice et j'ai l'impression que le réel y transparait beaucoup plus qu'au cinéma. Dans le spectacle, j'ai essayé de trouver un dispositif qui restitue un passé récent mais qui est en même temps une époque disparue. L'histoire ne surgit pas de la même manière dans les images filmées que sur scène. J'ai le sentiment de revoir ma grand-mère quand je vois Marlène Saldana traverser le plateau en se plaignant de ses varices, bien plus que dans les images qu'on a fabriquées. Ce qui m'intéresse, c'est d'inviter les spectateurs à s'interroger sur le pouvoir des images, sur leur force poétique.

Comment infuser une force poétique dans cette histoire tragique?

J'espère que le spectacle ne gomme pas le rapport à la violence, mais que domine un sentiment de tendresse et de réconciliation. J'ai cherché à exprimer des émotions - parfois embarrassantes - et à dire à la fois la cruauté, et l'amour, et la culpabilité. Pour moi, il est important de pouvoir dire les contradictions, au théâtre comme au cinéma.



L'action du «Ciel de Nantes» se déroule dans un cinéma décrépit. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

«Je fais un pacte avec les spectateurs: rien de ce qui est dit sur le plateau n'est pas vrai.»



Christophe Honoré
Metteur en scène

Quel a été votre processus d'écriture?

Au moment où on a entamé les répétitions, pas une ligne n'était écrite. J'ai raconté aux comédiens qui étaient les personnages qu'ils allaient jouer. Ils ont parlé avec ma mère, mes cousins et mes cousines. Je leur

ai donné la matière la plus objective possible et ils ont créé leurs rôles en se nourrissant de leurs propres souvenirs familiaux. J'écrivais le soir, après les répétitions. La pièce durait quatre heures, nous avons fait un grand travail dramaturgique. On a déconstruit la chronologie car je ne voulais pas être dans un rapport de saga. J'ai cherché à partager des émotions plus que des anecdotes pour que les spectateurs puissent ressentir une empathie avec les personnages et se projeter dans leur propre histoire familiale.

Les interprètes n'ont pas forcément l'âge ou le genre de leur rôle. Y a-t-il une part de fiction dans la pièce?

Je fais un pacte avec les spectateurs: rien de ce qui est dit sur le plateau n'est pas vrai. Je m'efforce d'être le plus fidèle possible à la vérité de ce qui s'est passé.

Dans la pièce, les autres protagonistes me font le procès de ne pas dire la vérité. Ils me reprochent de l'embellir ou de la noircir. C'est le principe même de la mémoire familiale, elle a forcément une part légendaire. En tant qu'artiste, j'envisage ces souvenirs comme une matière romanesque, ce qui n'est pas le cas de mes proches. L'histoire s'échappe donc du cadre de ma famille pour brosser le portrait d'une famille française, avec une portée plus universelle.

La pièce parle d'un film qui prend finalement vie au théâtre. Dans «Guermantes», c'est l'inverse. Comment cette œuvre est-elle née?

L'an dernier, je répétais une pièce inspirée de Proust avec les acteurs de la Comédie française. Un jour, Éric Ruf (*nldr: administrateur de la troupe*) est venu me dire

que les signaux du Ministère de la culture étaient mauvais et que le spectacle ne pourrait sans doute pas être créé. Il m'a donc proposé d'en faire une captation. Mais on n'avait pas fini de répéter et je trouve que les captations ne sont pas des actes de création. Éric a insisté, et j'ai dit oui, mais je voulais en faire un film sur ce moment très particulier. On a trouvé un peu d'argent et on a improvisé autour de l'histoire d'une troupe qui répète une pièce qu'elle ne jouera pas. Au final, le film s'est avéré bien plus structuré que ce que je pensais. C'est une œuvre hybride, à la fois un documentaire et un autoportrait d'une troupe de théâtre.

«Le Ciel de Nantes»

Lausanne, Opéra, du 19 au 23 nov. www.vidy.ch
«Guermantes»
Pully, CityClub, jusqu'au 28 nov. www.cityclubpully.ch

Critique

Vendredi dernier, Christophe Honoré n'a pas assisté à la représentation du «Ciel de Nantes» au Théâtre des Célestins, à Lyon. Quelques heures avant, il nous confiait au bout du fil: «Ma mère sera là ce soir. Elle s'est préparée, mais ça va être dur pour elle.» Marie-Do Honoré est l'une des protagonistes de la pièce. Jouée par son propre fils, le comédien Julien Honoré, elle côtoie les spectres d'un clan meurtri, hanté par une violence sociale silencieuse. L'histoire? Christophe (interprété par Youssouf Abi-Ayad) a réuni plusieurs membres de sa famille maternelle dans un

cinéma décati. À sa mémé, ses oncles, sa tante puis à son grand-père banni, il raconte ce film qu'il a écrit mais qu'il n'a pas réussi à tourner. «On est ridicule? C'est ça que tu es en train de nous dire?» assène Kiki, la matriarche (Marlène Saldana, extraordinaire). «Vous faire jouer par d'autres, c'est comme... une profanation...» répond son petit-fils. Pourtant, là, sur les planches, six comédiens et comédiennes (tous excellents) interprètent leurs personnages. Le théâtre aura donc sublimé cette angosse de trahir leur mémoire. Mais le septième art n'est jamais loin. Derrière les

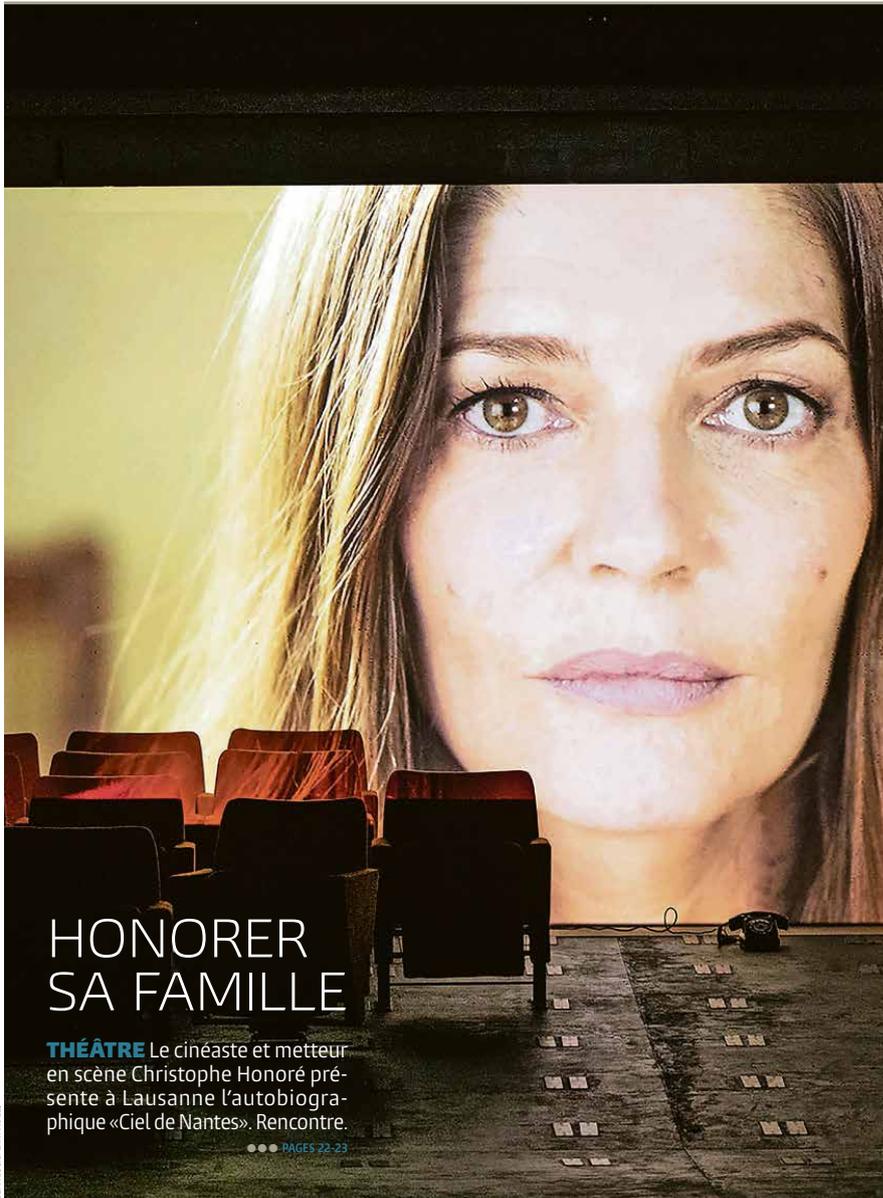
fautuils défoncés, un écran dévoile des esquisses du film impossible, des images d'archives, des séquences (parfois hors-champ) captées par Youssouf Abi-Ayad. Entremêlés, cinéma et théâtre tentent de réparer les rancœurs et de retisser des liens. Tragique, furieusement drôle, d'une tendresse infinie, la pièce se pare de couleurs proustiennes. Christophe Honoré part à la recherche d'un temps perdu, en suspens, quelque part sous le ciel nantais. Il ressuscite une époque où des hommes, des femmes et enfants tentaient de vivre malgré les coups, la

précarité, les morts prématurées et les résurgences de la guerre d'Algérie. Avec ce désir, brûlant, de rester soudés, de faire face, de s'aimer et de danser sur les chansons de Sheila. Au théâtre, la parole des «fous», des marginaux a force de vérité. Au début de la pièce, les mots de la fragile Claudie (Chiara Mastroianni) résonnent comme une promesse. Elle présente que son neveu a «peut-être réussi à transformer ce gâchis en quelque chose de beau». Le cinéaste a peut-être échoué, mais le metteur en scène triomphe. **NRO**

LE TEMPS

SUPPLÉMENT
 CULTURE & SOCIÉTÉ
 SAMEDI 20 NOVEMBRE 2021
 N° 1217

WEEK-END



HONORER SA FAMILLE

THÉÂTRE Le cinéaste et metteur en scène Christophe Honoré présente à Lausanne l'autobiographique «Ciel de Nantes». Rencontre.

●●● PAGES 22-23

JEAN-LOUIS BERNARDI

(IN)CULTURE

C'était la dernière séance

► En mars 2020, il y a presque une éternité tant nos repères temporels ont été chamboulés par des mois de semi-confinement, de télétravail et de mesures aussi coercitives que nécessaires, j'évoquais pour la première fois, dans cette colonne hebdomadaire, le coronavirus. On parlait alors beaucoup du virus, et moins de la maladie qu'il provoque. Depuis, je ne sais combien de chroniques j'ai consacrées au Covid-19 et à ses effets dévastateurs sur l'écosystème culturel. Trop, beaucoup trop, probablement. Trois ans auparavant, en mars 2017, lorsque «(In)culture» faisait son apparition dans «Le Temps Week-end», deuxième cahier de l'édition du samedi, je ne pensais pas être un jour confronté à une fermeture totale des cinémas, musées, salles de spectacle et clubs de musique.

Dans cette chronique, j'ai très souvent parlé cinéma, et j'ai aussi cité une dizaine de fois David Bowie, car les obsessions sont tenaces. J'ai reçu de nombreux messages de lectrices et lecteurs, car dès qu'on prend position ou qu'on se dévoile un peu, qu'on évoque ses affinités électives, cela suscite des réactions, et ces échanges furent (presque) toujours agréables. En mars 2017, j'avais parlé du succès incroyable d'Ed Sheeran, une pop star qui en apparence n'en est pas une – on a tous un voisin qui lui ressemble. Et je m'étais dit que le jour où je m'arrêterais d'écrire cette colonne, je lui donnerais le titre d'une chanson qui est surtout pour moi celui d'une émission qui a beaucoup compté dans ma formation cinéphilique: *La Dernière Séance*, donc.

«Et le rideau sur l'écran est tombé...» Voilà, le moment est arrivé. Vous lisez en ce moment ma 230e et ultime livraison. J'aurai aussi pu citer, plutôt qu'Eddy Mitchell, Serge Gainsbourg: «Je suis venu te dire que je m'en vais...» Si ce n'est que non, je ne m'en vais pas, bien au contraire. «Le Temps Week-end», lui, va par contre s'éclipser. Pour laisser place à une nouvelle formule du second cahier plus généreuse en termes de place, de contenu et de traitements journalistiques. Le Covid-19, qui a fragilisé de nombreux journaux, avait poussé le supplément du samedi à revoir sa pagination à la baisse. Il est aujourd'hui temps, car il semble falloir s'habituer à vivre avec le virus, de faire preuve d'audace et d'ambition, de ne plus se contenter d'être résilient. ■

STÉPHANE GOBBO
 @StephGobbo



MONUMENTALES PIERRES SCULPTÉES

A Zurich, le Musée national suisse a réuni une quarantaine de stèles de l'époque néolithique. Une première, pour un passionnant voyage dans le temps. ● PAGE 25

UN MUSICIEN REDÉCOUVERT

A 77 ans, Beverly Glenn-Copeland sort de l'ombre grâce à la réédition d'un album passé inaperçu en 1986. Portrait d'un artiste né femme dans une Amérique conservatrice. ● PAGE 26

LA SUISSE VUE PAR ARNO CAMENISCH

«La Dernière Neige» paraît en français chez Quidam. Mêlant les langues, ce roman savoureux et mélancolique raconte la vie d'un village des Grisons. ● PAGE 29

VISITE À THOMAS BERNHARD

L'auteur autrichien adoré et honni a laissé derrière lui une œuvre magistrale et trois maisons hantées par ses personnages. Visite guidée en Haute-Autriche. ● PAGE 32

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmiff

Avec «Le Ciel de Nantes», le cinéaste et metteur en scène français offre une saga bouleversante de liberté, de fantaisie et d'amour, à voir à l'Opéra de Lausanne. Dans le tohu-bohu d'un bistrot, il raconte comment il a ressuscité sa smala infernale

► Sa voix bleue d'adolescence. Sa barbe de gardien de phare. Christophe Honoré, 51 ans, offre ces jours son *Ciel de Nantes*, l'histoire d'un jeune Christophe cinéaste qui veut ressusciter la smala dingue de son enfance. Produit par le Théâtre de Vidy, présenté depuis vendredi à l'Opéra de Lausanne, ce spectacle est d'une beauté, d'une drôlerie, d'une liberté déchirantes.

L'autre matin à Paris, au bar Le Réveil, le réalisateur de *Chansons d'amour*, de *Chambre 212*, de *Plaire, aimer et courir vite* raconte cette entreprise qu'il pensait impossible. Dans une salle de cinéma, sa mère Marie-Do (Julien Honoré), sa tante Claudie (Chiara Mastroianni), sa grand-mère Odette (Marlène Saldana), son grand-père horrifique (Harrison Arévalo), s'enflamment comme autrefois. Ils rebattent les cartes d'une comédie funèbre et leurs éclats vous habitent longtemps.

Pourquoi ne pas avoir fait un film de cette matière familiale? Ce scénario, je l'ai écrit après mon premier film, en 2001-2002. Il avait deux parties de deux heures et demie chacune: la première couvrait les années 1940 à 1960, la seconde 1960 à 1990. Un producteur m'a dit que c'était très bien, mais qu'un tel film coûterait beaucoup trop cher. Avec le temps, j'ai dû admettre que c'était compliqué pour moi. Je trouvais chaque fois mille raisons pour ne pas le faire. Je me sentais impuissant à mettre en forme cette mémoire-là.

Quel a été le déclic? Le travail sur *Les Idoles*, ce spectacle joué à Vidy où dialoguaient Hervé Guibert, Jacques Demy, Serge Daney. Ces artistes morts du sida. Je les avais élus comme des gens de ma famille. Je me suis dit alors qu'avec ce groupe de comédiens, dont mon petit frère, Julien, je pouvais porter cette mémoire au théâtre.

Mais pourquoi les planches? Pour être honnête, je n'ai pas vocation à mettre en scène le théâtre. Je l'ai fait quand j'étais lycéen. Mais mon obsession, c'était le cinéma. Je ne voyais pas ce que je pouvais inventer sur scène. C'est au Festival d'Avignon en 2012, au moment de *Nouveau Roman*, où j'évoquais des écrivains qui ont compté pour moi, de Samuel Beckett à Robert Pinget, que je me suis aperçu que je pouvais trouver une forme qui me plaisait, qu'il y avait, sur scène, un rapport autobiographique envisageable. Non pas sur le mode documentaire, mais comme on fait tourner les tables pour invoquer les esprits.

Qu'avez-vous demandé à vos acteurs le premier jour de répétition? Il n'y avait pas une ligne de texte écrite quand on a commencé en janvier. Mes comédiens ont insisté pour lire le scénario, je n'ai pas voulu. Je leur ai montré des photos de mes oncles et tantes. Je leur ai demandé aussi d'apprendre une espèce de généalogie avec des prénoms qui ne leur disaient rien. Je leur ai raconté des épisodes, celui notamment qui concerne ma tante Claudie et son hospitalisation dans un hôpital psychiatrique.

Quand avez-vous commencé à écrire? Après tout ce processus où ils ont pu s'entretenir avec mon frère aîné, avec ma mère qui n'était pas d'accord qu'on déballe

tout cela, ils ont improvisé afin d'incorporer ces histoires. Avec mon assistante, on filmait les répétitions et le soir je retranscrivais. Comme pour *Les Idoles* et *Nouveau Roman*, on est parvenus à une cinquantaine de séquences possibles, pour n'en garder que 19. Un travail de montage au fond.

Vous inventez une forme d'autofiction théâtrale... A 20 ans, je lisais Hervé Guibert, Christine Angot, Christophe Donner. J'étais impressionné par leur sincérité et la position de grande vulnérabilité dans laquelle ces auteurs se mettent. Dans la pièce, je ne me ménage pas: le jeune Christophe cinéaste est malmené, ridiculisé même.

«Le soir de la première, j'ai pleuré tout le temps, et mes comédiens se sont bien moqués de moi»

Votre grand-mère adorée vous a rejeté parce qu'elle a lu dans la presse que vous étiez homosexuel. A travers «Le Ciel de Nantes», vous lui adressez pourtant une lettre d'amour... Il serait trop facile et ennuyeux d'établir une frontière entre les méchants et ceux qui sont dans le juste, le bien, la beauté. Ma grand-mère a plus que compté pour moi. C'est avec elle que j'ai fait le tour de Nantes à la recherche de lieux où Jacques Demy avait tourné, avec elle que j'ai découvert le cinéma. C'est elle qui m'a fait comprendre que j'appartenais à une histoire étrange et qui dépassait mon petit lotissement, où nous vivions en sécurité, mes parents et moi.

Que s'est-il passé? Une de mes tantes lui a lu des passages d'un

SUR LES PLANCHES LAUSANNOISES, LA RONDE

Sept acteurs superbes donnent corps au roman de formation d'un jeune Christophe cinéaste

► Le soulèvement de ce *Ciel de Nantes*. Son onde de choc durable. Au Théâtre des Célestins, l'autre soir à Lyon, le public a ovationné debout cette saga, la transe d'une vie d'autrefois, dans la France de Valéry Giscard d'Estaing et de François Mitterrand, une France où les Canaris du FC Nantes décrochaient le trophée du champion, où on se chamaillait le dimanche autour d'un gigot.

Avec ce *Ciel de Nantes* (Ed. Les Solitaires intempestifs), Christophe Honoré exhume un pays perdu et retrouvé par la grâce d'un texte et d'une troupe formidables. Il célèbre ses bien-aimés, ses tons flingueurs, ses tatas égarées, une grand-mère magnifique mais pétrée de préjugés. Cette annamnèse pourrait sombrer dans



L'acteur Youssef Abi-Ayad (à gauche) joue le jeune Christophe Honoré aux prises ici avec un grand-père démoniaque, incarné sur les braises par Harrison Arévalo. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

ÉCRIT SUR MA FAMILLE LES TABLES»



Au théâtre, Christophe Honoré sonde la mémoire, la sienne et celle d'une génération, de «Nouveau Roman», en 2012 au Festival d'Avignon, aux «Idoles», à Vidy, en 2018. (LOIC VENANCE/AFP)

DES BIEN-AIMÉS

l'étang de Narcisse, elle vous entraîne au contraire dans sa ronde. Impossible de ne pas trembler, impossible aussi de ne pas rire avec tendresse dans son miroir.

L'éclat d'une mythologie, comme disait le sémiologue Roland Barthes dans les années 1970. Depuis *Nouveau Roman* en 2012, Christophe Honoré sonde sur scène sa mémoire, celle que contiennent les livres qui ont enthousiasmé sa jeunesse, les artistes qui l'ont élevé – Jacques Demy, Hervé Guibert, dans *Idoles* en 2018, à Vidy déjà. Comme si pour le cinéaste de *Chansons d'amour*, passer aux aveux impliquait toujours de mobiliser les figures et les objets fétiches d'une époque, de les faire parler, fidèle à la leçon de la fameuse grand-mère de Marcel dans *A la recherche du temps perdu*. La mythologie du *Ciel de Nantes* a son berceau naturel dans une salle de cinéma, vestige des

années 1980 dans la scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy.

Un Christophe tout jeune (Youssef Abi-Ayad) y débouline un fantasme de cinéaste: retrouver le visage d'Odette, sa grand-mère, un jour où les Alliés bombardaient Nantes, un jour où elle courait comme un lièvre traqué, un jour où elle perdait son premier mari... Dans les fauteuils, des ombres se froissent. Mais l'une se lève à l'instant, c'est l'oncle Roger (Stéphane Roger, un volcan, mais tempéré): «Doutu sors ça qu'à 3 ans je regardais les cocinelles sur la tombe de mon père? Il veut me faire passer pour un pédé ou quoi?»

L'héritier, quand il veut faire art de ses souvenirs familiaux, est un traître. C'est sur cette pente que file la saga. Plus Christophe se prend les pieds dans ses fantômes, plus ils reprennent du poil de la bête. Claudie retrouve sa lumière de cristal – Chiara Mastroianni, sur le fil, formidable,

donc. Odette, la somptueuse Marilène Saldana, monte sur ses grands chevaux dans sa cuisine maïna. Puiç, son second mari, une ordure qui lui a fait huit enfants et détruit son corps, ensorcelle la tribu comme au premier jour – Harrison Arévalo. Marie-Do (Julien Honoré), la mère de Christophe, glisse sur ces braises comme une pythie mélancolique.

Ce film-là est une boîte noire: l'innommable explose soudain à la figure. Là-dessus, comme un baume, il y a la chanson de l'oncle Jacques (Jean-Charles Clichet). Une musique populaire de Joe Dassin. Et c'est Marie-Do, Odette & Cie qui dansent sous un ciel de pluie. Chez Christophe Honoré, tout est là, dans ces rimes qui cascadenent via le transistor. Nos souvenirs s'y accrochent. C'est dire si le refrain est beau. ■

«Le Ciel de Nantes», Théâtre de Vidy hors les murs, Opéra de Lausanne, du 19 au 23 novembre.

de mes livres pour enfants où je parlais du sida dans une famille. Elle lui a aussi fait part d'interviews où je parlais de mon homosexualité. Nous nous appelions tous les week-ends, ma grand-mère et moi. Nous étions 23 petits-enfants et j'étais son chou-chou. Un jour, elle m'a dit que je ne devais plus l'appeler. J'ai appelé. Elle m'a menacé d'appeler les filles. Et elle ne m'a plus jamais reparlé. Ce n'est pas parce qu'il s'est passé cela que la tendresse est impossible. L'art permet la réconciliation.

Avez-vous connu, comme le sociologue Didier Eribon qui le raconte dans son livre «Retour à Reims», le sentiment de honte sociale? Non. C'est plus cruel que cela. A un moment, il a fallu admettre que les miens ne pouvaient pas me suivre là où j'allais, que je ne pouvais pas attendre d'eux qu'ils lisent mes livres, qu'ils voient mes films. Ce qui est étrange, c'est que m'est tombée dessus l'étiquette de cinéaste bobo et parisien... Mais je n'ai jamais eu honte de cette famille.

Votre père a voulu vous éloigner de ce milieu toxique... C'était un poison, en effet, et puis il y a eu une cascade de morts. Mon père décède en 1985 et en moins de dix ans, 12 oncles, tantes, cousins sont morts. Je me suis dit que si je restais proche physiquement de cette famille, j'y passerais. Il y avait une malédiction, c'est ça qui était terrible. Il fallait m'échapper. Mais je me sens transfuge de classe, évidemment: c'est pour cette raison que je ne suis jamais arrivé à faire un film sur eux. J'ai l'impression que je ne fais que les trahir.

Il est devenu commun que des artistes se réclament de leurs origines modestes. Ça vous gêne? Je déteste ce côté «je viens d'un milieu populaire et voyez comme j'ai réussi». Je n'aime pas cette idée qu'on n'est pas un artiste bourgeois parce qu'on vient d'une famille populaire. Moi, je vis comme un bourgeois, je suis cinéaste et j'habite dans le XXe arrondissement. J'espère en revanche que mes films, mes livres ou mes spectacles ne sont pas bourgeois. C'est ça que j'aime dans *Le Ciel de Nantes*, c'est qu'il ne convoque pas un capital culturel comme *Les Idoles*. Le capital culturel ici, c'est Sheila, le FC Nantes.

Vous avez signé «Guermantes», un spectacle et un film d'après «A la recherche du temps perdu». Marcel Proust vous a-t-il aidé à construire «Le Ciel de Nantes»? Beaucoup, même si ça peut paraître vaniteux. Il m'a rappelé combien l'évocation d'un moment à partir d'une sensation est puissante. Le poste de télévision, le goût de Ricqles, cette limonade à la menthe que notre grand-mère nous servait, m'ont permis de faire remonter le passé et de ne pas l'envisager dans un rapport chronologique. En plus, je me mets dans la même situation que le narrateur d'*A la recherche du temps perdu* qui dit qu'il n'arrive pas à faire ce roman et qu'il n'y arrivera jamais. Plus il l'affirme, plus il le fait. C'est ce qui se passe dans le spectacle: plus le cinéaste prétend ne pas faire de film, plus il se fait à son insu.

Votre fille apparaît brièvement à l'écran. Qu'est-ce qu'une famille pour vous? Elle est mêlée. J'ai une famille particulière, très petite, avec ma fille et sa mère qui n'est pas du tout dans le milieu et avec laquelle je n'ai pas un rapport amoureux. Nous formons une famille étrange mais réelle. Je trouvais beau que ma fille de 16 ans apparaisse dans ce *Ciel de Nantes*.

Pour marquer la transmission? Oui, mon héritage est son héritage. Elle n'a pas connu ces gens-là, ils sont tous morts avant qu'elle naisse. Ce n'est pas rien de donner ça à sa fille. Mais ma famille, c'est aussi un groupe d'acteurs.

N'est-ce pas un cliché? Non, c'est réel. Avec cette troupe, je touche à quelque chose qui palpite très fort. Ce qui m'émeut aussi beaucoup, c'est que Chiara Mastroianni, mon double dans tant de films, fait à cette occasion ses débuts au théâtre. Et puis dans ce groupe, il y a mon petit frère, Julien. Je lui ai demandé de jouer notre mère, vous imaginez les tourments. On s'est longtemps disputés sur comment la représenter. Il s'en sort avec beaucoup de finesse.

Qu'est-ce qu'une salle de cinéma? L'écrivaine Virginia Woolf a parlé d'une «chambre à soi». Enfant, c'était ma chambre à moi. Quand j'allais au Ciné Breiz à Rostrenen, en Bretagne, j'allais seul, parce que j'allais voir des films comme *Paris, Texas* de Wim Wenders que mes copains ne voulaient pas voir. Etudiant à Rennes, j'allais à la fac, puis de 14h à 22h j'étais au cinéma. Ce lieu où des inconnus se retrouvent pour vivre une forme de désir était mon refuge, un îlot de rencontres. On regarde les gens autour de soi, il y a une proximité charnelle, le rapport entre la salle et les toilettes. C'est pour cette raison que je défends les salles obscures. Dans votre salon, il n'y aura jamais cet inconnu avec lequel vous acceptez de vivre quelque chose de commun et de non partageable.

Votre père est mort dans un accident de voiture alors que vous aviez 15 ans. Votre théâtre est l'espace où les morts reprennent la parole. Cette sensibilité aux âmes errantes ne vient-elle pas de ce cataclysme? C'est certain. Mon père, qui prétendait nous protéger de notre famille maternelle, est le premier mort dans la ronde funèbre. L'irruption du tragique dans ma vie avait un caractère tellement insensé que le deuil ne s'est jamais fait. C'est peut-être pour cette raison que je traîne tant de choses: le sentiment de manque et de violence qui m'a saisi quand on m'a annoncé sa mort ne me quitte pas. Avec ce truc étrange: s'il n'était pas mort, je ne serais jamais devenu cinéaste.

Pourquoi? Il n'était pas le père le plus ouvert du monde. Pour lui faire plaisir, j'allais étudier Math

sup, pour devenir ingénieur. Comme bon élève venant de ce milieu, de cette ville-là, il n'y avait aucune raison de croire à une vie dans l'art. Du fait de sa disparition, un espace de liberté s'est ouvert et j'ai pu affirmer mon homosexualité sans scrupules.

Il l'aurait mal acceptée... Il était viriliste à sa manière, comme l'étaient les hommes à cette époque-là. Il fallait faire du sport, moi j'étais nul en sport... Surtout, mon père projetait sur moi que j'étais comme les membres de sa belle-famille, que j'étais fou; sa menace permanente quand j'étais ado était que j'étais comme ma tante Claudie, qu'on allait m'enfermer. Ces inquiétudes liées à ma soi-disant folie étaient d'avantage liées à mon homosexualité, à sa perception qu'il y avait là quelque chose qui lui échappait. Mon prochain film fera d'ailleurs écho au spectacle: l'histoire d'un ado qui perd son père dans un accident.

Vous dites dans la pièce que vous êtes le dernier d'une espèce en voie de disparition. Etes-vous nostalgique? Un peu, forcément. Il n'y a plus de place pour les gens de cette famille aujourd'hui. Les «gilets jaunes» témoignent de ce déclassement. Tout a changé depuis les années 1980, avec internet, la mondialisation, etc. D'où ce sentiment de très grande fragilité et cette idée de l'extinction. Le problème, c'est l'idéologie rance et le discours réactionnaire que cette impression peut entraîner, ce «redonnez-nous avant!»

Votre fille a-t-elle vu le spectacle? Elle est venue à Paris pendant qu'on faisait un flage. Elle était inquiète pour sa grand-mère, elle redoutait que ça soit méchant pour elle. Elle a été rassurée. Elle a l'impression que je lui parle du temps des dinosaures. Elle n'évoque pas dans ce milieu social. L'idée du chômage, du suicide, elle en est préservée, forcément. Pour elle, c'est comme une espèce de légende.

Qu'aviez-vous ressenti à la première? J'ai pleuré tout le temps et mes comédiens se sont bien moqués de moi. Il y a eu l'accueil du public tellement chaleureux, la présence de mes morts. J'ai éprouvé un sentiment d'accomplissement dans mon travail de théâtre. On a fait *Nouveau Roman*, *Les Idoles* et *Le Ciel de Nantes*, c'est un territoire en soi. J'ai livré mon secret et maintenant que c'est dit, ça ne m'appartient plus complètement.

Quel est le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez? *La Semaine perpétuelle* de Laura Vasquez, une jeune écrivaine de Marseille. Je suis toujours joyeux quand j'ai l'impression d'avoir lu quelque chose que je n'ai jamais lu. Je l'ai offert à mon petit frère. ■

PUBLICITÉ

Restaurant (Saveurs d'Iran, Liban, Maroc) • Salle de banquet
Veranda • Galerie d'Art • Caviar d'Iran • 1820 Montreux
Tél. 021 963 12 71 • www.palaisoriental.ch • Fermé le Lundi

Critique

Le Ciel de Nantes

LA FILATURE À MULHOUSE / LA COMÉDIE - CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE REIMS /
 TEXTE ET MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE HONORÉ

Dans le sillage des *Idoles*, spectacle créé en 2018, Christophe Honoré poursuit sa réflexion sur les liens et les héritages informels. Cette fois-ci, il nous plonge dans la sphère de l'intime, au cœur de son passé familial, par le biais d'une autofiction théâtrale qui joue la carte de l'humour et de la sensibilité.

Nous voici face à une salle de cinéma d'un autre âge. Quelques rangées de fauteuils vintage à la couleur passée. Une moquette décatie. En fond de scène, au-dessus des portes de sortie et d'une lucarne de projection, se détache un pan de mur. Plus tard, celui-ci sera recouvert par un écran de projection descendu des cintres. Sur les sièges, se distinguent ici et là, dans une forme de pénombre, par petits groupes ou isolés, des femmes et des hommes immobiles, alors que s'élevaient au piano les premières mesures de *Nantes*, sans la voix de Barbara. *Le Ciel de Nantes* est le titre d'un film impossible, irréalisable. Un film sur l'histoire familiale de Christophe Honoré, depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, auquel l'auteur-réalisateur-metteur en scène a rêvé, sans jamais se résoudre à le tourner, paralysé par la crainte

du ridicule, de l'indécence, du profanatoire. Ce sont toutes ces choses, et bien d'autres, que raconte *Le Ciel de Nantes*, qui est aussi le titre du spectacle* conçu par Christophe Honoré à partir de ce projet avorté, spectacle ample et vibrant au sein duquel le théâtre devient l'endroit du possible.

Un film impossible, un spectacle vibrant
 Comme dans *Le Côté de Guermantes*, créé en 2020 à la Comédie-Française, c'est vers un temps perdu que se tourne ici le metteur en scène. Des morts reviennent à la vie pour participer à une réunion de famille improbable et cocasse. Toutes et tous sont venus voir le film qui devait croiser leurs destins. Chacun a son avis sur la réalité des souvenirs qui se font jour. La grand-mère Odette (Mariène Saldana), le grand-père Domenico (Harrison Arévalo),



© Jean-Louis Fernandez

Le Ciel de Nantes de Christophe Honoré

la mère Marie-Do (Julien Honoré), la tante Claudie (Chiara Mastroianni), les oncles Roger (Stéphane Roger) et Jacques (Jean-Charles Cliché). Des cris fusent, des tensions surgissent, des mises au point s'expriment, avec toujours beaucoup d'indulgence. Au centre de cette généalogie ressuscitée, Christophe Honoré (Youssef Abi-Ayad) transperce d'un regard teinté d'humour mélancolique les épreuves de l'existence. Quelques longueurs pèsent, il est vrai, sur des scènes nées d'improvisations. C'est peu de chose au regard des qualités de cette proposition d'une grande profondeur, d'une grande tendresse. Servi par une troupe d'acteurs admirables, *Le Ciel de Nantes* happe notre imaginaire, nourrit nos rêveries. Et s'achève sur la voix de Chiara Mastroianni qui livre une version simple et belle de *Vanishing Act* de Lou Reed.

Manuel Pliat Soleymat

* Texte publié aux Éditions Les Solitaires Intempestifs, production du Théâtre Vidy - Lausanne

La Filature, 68090 Mulhouse, Le 8 décembre à 20h et le 9 à 19h. Tél: 03 89 36 28 28.

La Comédie - Centre dramatique national de Reims, 3 Chaussée Bocquaine, 51100 Reims. Du 15 au 17 décembre 2021 à 21h. Spectacle vu le 23 novembre 2021 à l'Opéra de Lausanne

- Théâtre Vidy hors les murs. Durée de la représentation: 2h15. Tél: 03 26 48 49 10 / lacomediereims.fr // Également les 1^{er} et 2 décembre 2021 à **La Coursive à La Rochelle**, du 6 au 13 janvier 2022 au **Grand T à Nantes**, les 19 et 20 janvier à l'**Hippodrome de Douai**, les 27 et 28 janvier au **TAP à Poitiers**, les 3 et 4 février à **Bonlieu à Annecy**, les 9 et 10 février à l'**Espace Malraux à Chambéry**, les 16 et 17 février à la **Scène nationale d'Albi**, du 23 au 25 février à **La Criée à Marseille**, du 5 mars au 3 avril à l'**Odéon - Théâtre de l'Europe à Paris**.

Théâtre : Le ciel de Nantes : Christophe Honoré maître du romanesque et du lyrisme....



"Il pleut sur Nantes donne-moi la main, le ciel de Nantes en mon cœur chagrin."

Avec un titre extrait des paroles de *Nantes* chantée par Barbara, et la mélodie de la chanson jouée au piano en préambule, Christophe Honoré met en scène sa propre saga familiale.

Partant du scénario d'un film qu'il n'a jamais réalisé au cinéma, c'est au théâtre qu'il lève le rideau sur un récit à la première personne où il explore cette mémoire de l'intime.

Dans *Le Ciel de Nantes*, il marie théâtre et cinéma pour donner une forme inédite, sensible et tendre au récit familial et à ce qui se transmet sans se comprendre.

Dans un cinéma abandonné, sept acteurs-rices cherchent avec attention à raconter un film composé de six chapitres, six histoires successives de membres de cette famille, et qui s'intitule *Le Ciel de Nantes*.

Cette saga familiale racontée en feuilleton passe de l'histoire d'Odette, la grand-mère, à celles de quatre de ses enfants et de Christophe, l'un de ses petits-fils.

Comment sauver sa peau sans avoir le sentiment de trahir les siens ? Le film se raconte, se corrige et, détails rectifiés, on rejoue la scène !

Une famille singulière aux destins tragiques et entremêlés, faits d'amours, d'incompréhensions et de vies brisées, qui va peu à peu plonger dans le silence et la défaite.

Christophe Honoré prolonge ce qu'il a déjà fait dans ses œuvres précédentes puisqu'il poursuit le dialogue entre théâtre, cinéma et biographies.

Il le fait ici en parlant de cette famille comme toutes les autres, avec ses amours et ses drames et dont l'itinéraire croise l'histoire récente, la guerre, l'Algérie, les luttes ouvrières, les immigrations, l'arrivée du SIDA ; la montée de l'extrême-droite.

Mais au-delà du contexte historique, c'est la dimension romanesque, le regard de l'adolescent témoin des tragédies individuelles et des dérives qui l'emporte avant tout.

Youssef Abi Ayad, Harrison Arevalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Stéphane Roger et Marlène Saldana, l'accompagnent dans ce voyage intimiste et romanesque.

On a donc une grande partie de la troupe qui l'accompagnait déjà dans *les Idoles*, sa pièce précédente, avec en plus sa fidèle actrice de cinéma Chiara Mastroianni, pour la première fois sur les planches.

Avec sa nouvelle pièce, Christophe Honoré réussit à trouver un parfait équilibre entre humour et tragédie ; un alliage qui n'est rendu possible qu'avec une troupe d'acteurs qui réussit une belle alchimie et qui parvient à tirer toutes les ficelles du jeu théâtral.

Ici, chaque comédien relève le défi qui lui est proposé avec énormément d'à-propos, étonnant l'auditoire par l'intensité de leur jeu et cette capacité à transfigurer ces fantômes familiaux du passé.

On pense notamment à Julien Honoré, frère du dramaturge, qui parvient à incarner leur propre mère à tous les deux, Marie Dominique, sans jamais en faire trop ou à Chiara Mastroianni, très émouvante dans le rôle de Claudie, la tante fragile, internée très jeune et brisée par la vie.

Christophe Honoré, artiste désormais accompli sonde le passé, les héritages qui hantent le présent et sur lesquels on se fabrique.

Le passé prend vie dans ce cinéma abandonné et les deux heures trente qui en découlent en font un spectacle profondément magnifique ...

L'émotion qui étreindra le spectateur à la fin lorsque les photos des vrais membres de la famille se superposent à celle des acteurs n'en sera alors que plus intense.

Au théâtre des Célestins jusqu'au 13, novembre (20h00)

La pièce sera jouée notamment sur Paris au Théâtre de l'Odéon du 8 mars 2022 au 3 avr. 2022

©Jean-Louis Fernandez



Le Ciel de Nantes, le détonnant album de famille de Christophe Honoré

Publié le 11 novembre 2021

Aux Célestins à Lyon, avant d'investir dans quelques jours l'Opéra de Lausanne – Théâtre de Vidy Hors les murs, puis au printemps prochain l'Odéon à Paris, Christophe Honoré convoque, au plateau, les fantômes de sa folle famille maternelle. Entre passé et présent, il esquisse, avec une belle sensibilité, les portraits ciselés et hauts en couleur d'êtres déchirés par la vie. Un moment de théâtre fragile et profondément humain.

Dans une salle obscure désuète autant que décatie imaginée par le talentueux Mathieu Lorry-Dupuy, Christophe Honoré invite les membres de sa famille maternelle, morts ou vivants, à venir revisiter l'histoire de leur vie. Des bombardements qui obscurcissent le Ciel de Nantes en 1943 à aujourd'hui, le réalisateur et metteur en scène plonge dans les dédales de sa mémoire pour faire ressurgir des bribes de souvenirs, des petits riens, des moments volés, qui, au fil du temps, ont construit l'homme qu'il est devenu.

Une fresque familiale

Elle n'est pas triste la famille Puig, nom de jeune fille de la mère du metteur en scène. Elle est même plutôt déjantée. Elle en a des secrets, des cadavres dans le placard. Rien d'extravagant, bien sûr, mais des anecdotes salées. Comme on dit, il y a du dossier, de la matière à fiction. Croquant avec tendresse oncles, tantes, grand-mère, grand-père et mère, Christophe Honoré immerge le spectateur au plus près de ces personnages tour à tour truculents, complaisants, pétulants, fragiles et terriblement humains. Il ébauche des trajectoires de vie qui se fracassent au quotidien, à la maladie, à la mort, à des existences déchirées.



Depuis longtemps, l'idée de réaliser un film sur son enfance, sur les siens, sur sa mère, sa grand-mère, tant aimées, hante ses rêves. Quelques essais, quelques lignes tracées sur du papier, mais rien ne vient vraiment. Il manque toujours quelque chose, une authenticité, une sincérité, une présence difficile à retrouver, à combler. Comment (re) donner vie à ceux que l'on a connus et dont la disparition a laissé un grand vide ? Comment ne pas trahir leur histoire ? Grâce à la magie du théâtre, cette manière de rendre réelle la fiction, Christophe Honoré convie, à la projection de ce long métrage tant de fois imaginé, ébauché, les fantômes du passé. Il leur donne la parole, leur offre l'occasion de dire leur vérité. Revenus d'outre-tombe à travers le corps de sept comédiens habités, ils rejouent les scènes tant de fois ressassées, insufflent au plateau une troublante et palpable intensité.

Héritages et transmission

En brossant le portrait de ses proches, le metteur en scène questionne notre rapport à la famille, à ce que l'on transmet, la trace qu'on laisse en héritage. Entremêlant passé et présent, fantasmes et réalités, scènes vécues et inventées, il fait du plateau un lieu de tous les possibles, où vivants et morts se retrouvent, se confrontent, où jaillissent des êtres de chair disparus depuis longtemps, des émotions résurgentes, des images que la pellicule n'a jamais réussi à capter.



Famille de cœur

Afin de retrouver les siens, ceux du même sang que lui, Christophe Honoré fait appel à son autre famille, celle de cœur qui le suit dans ses projets cinématographiques, comme théâtraux. Au fil de l'eau, il tisse ainsi des liens singuliers et profonds entre les fantômes et leurs incarnations. L'inénarrable **Marlène Saldana** est

impayable en mater familia – son pas de deux sur Sheila est savoureux. Le ténébreux **Harrison Arévalo** excelle en grand-père au sang chaud. L'épatant **Jean-Charles Clichet** joue les oncles conciliants face au bouillonnant **Stéphane Roger** que l'alcool fait vite monter dans les tours. **Chiara Mastroianni**, pour son premier rôle au théâtre, est lumineuse en tante paumée. Tout en retenue fébrile, **Youssef Abi-Ayad** incarne subtilement un **Christophe Honoré** en proie aux doutes. Enfin offrant à son frère **Julien Honoré** – incroyable de sincérité – la délicate tâche d'incarner leur mère, le metteur en scène *des Idoles* et du *Côté de Guermantes* signe, avec *Le Ciel de Nantes*, un spectacle sur le fil du rasoir, fragile et délicat, un moment de théâtre à déguster lentement tant il résonne singulièrement dans les histoires de chacun.

Officier Frégolle-Crotan d'Anore - Essai

Le Ciel de Nantes

de Christophe Honoré

à Nantes

à l'Opéra de Lausanne

Mise en scène de Christophe Honoré assisté de Christèle Cera
 Avec Youssef Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger et Marlène Saldana
 Scénographie de Mathieu Lorry-Dupuy
 Lumière de Dominique Brugnière assistée de Pierre Gaillardot
 Vidéo de Baptiste Klein
 Son de Jacques Coïc
 Costumes de Pascaline Charvonne assistée de Orlin Niguel
 Communication décor – Théâtre Vidy-Lausanne



Au théâtre de Vidy du 19 au 23 novembre 2021

Avec Youssouf Abi Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré, Chiara Mastroianni, Stéphane Roger, Marlène Saldana. Production Théâtre de Vidy.



©JeanLouisFernandez

Dans cette salle de cinéma désuète des années soixante, Christophe Honoré a réuni les avatars d'une partie de ceux et celles qui font partie de son héritage affectif et social: sa grand-mère et son second mari, sa mère, cinq de ses oncles et tantes, ainsi que lui-même.

Lui, l'artiste, le cinéaste, les a choisis pour assister à la projection du film de leur histoire familiale. Un film qu'il n'a finalement pas pu tourner, réalisant à quel point il était compliqué d'associer le souvenir d'un être réel à un.e comédien.ne, au risque de s'en départir. Peut-être le théâtre lui a-t-il offert cette alternative, moins dangereuse, de ne pas avoir à fixer sa mémoire sur pellicule?



©JeanLouisFernandez

Un film porté depuis vingt ans, jamais réalisé, joué sur un plateau de théâtre, composé de scènes filmées en direct ou enregistrées, avec des personnages ayant existé, qu'ils soient vivants ou morts actuellement. De cette mise en abîme vertigineuse, le réalisateur crée une autofiction romanesque d'une force sensible formidable.

Sur trois générations, depuis Odette, mémé Kiki (Marlène Saldana), jusqu'à Christophe le petit-fils, en passant par son mari et quatre de ses dix enfants, c'est la tragédie existentielle de cette famille tourmentée qui est représentée, avec ses périodes de grande détresse, ses drames, mais aussi ses moments de gaieté, émaillés de chansons populaires et de réparties pleines d'humour.

Les scènes se succèdent, mêlant tragédies et bonheurs, disputes et tendresses, violence et amour, humour et colère. De plus, les personnages représentés sont confrontés à plus d'un miroir: il y a la véritable histoire, il y a celle que les comédiens jouent sur le plateau, ainsi que les faux essais tournés avec d'autres acteurs.rices. Comme pour enchevêtrer plus encore les identités, les empêcher de se fixer, telles des souvenirs floutés par le temps.



©JeanLouisFernandez

Le récit souvent tragique de cette famille de classe populaire évoque des années que l'Histoire a qualifiées de « glorieuses ». Il n'est pas ici question de relecture sociale, pourtant on y décèle des comportements et des langages qui sont aux racines même de ce qui a forgé la génération des baby-boomers, que nous sommes ou dont nous sommes issus, en particulier les rôles incombant aux femmes, les remarques et comportements racistes, sexistes ou homophobes, etc.

La pièce s'apparente à un essai artistique sur le lien familial et sur la difficulté de sa représentation par l'image. Elle tente de raconter la difficulté de traduire ce qui façonne (ou pas) un être, ce qui est transmis (ou pas) par celles et ceux d'où l'on provient. Le texte est magistral, drôle et terrible, tendre et cruel, écrit avec un cœur saignant. La fiction des souvenirs est interrogée dans ce clair-obscur que personne ne peut éclairer avec certitude. Comment représenter sans dénaturer? Comment s'affranchir sans oublier? Comment ranimer dans le respect et la vérité?



Il faut rendre hommage aux comédiens qui, après un travail de plateau qui n'a pas dû être simple, se sont totalement fondus dans leurs personnages. La mère Marie-Dominique, jouée par son fils (Julien Honoré) dans la vie, est d'une justesse surprenante. Chiara Mastroianni qui débute au théâtre est épatante dans les rôles de deux tantes aux destins tragiques. Marlène Saldana est une reine qui trône et pense ses blessures, pivot de cette tribu biscornue.

La réussite de cette oeuvre théâtrale, si vivante, tient à la sincérité poignante de son auteur envers un milieu qu'il a quitté mais qu'il ne renie jamais, le regardant comme un attribut singulier et précieux, comme un trésor empli de lames tranchantes et de douces fourrures.

« Couché dans le jardin de pierres
 Je veux que tranquille il repose

Je l'ai couché dessous les roses »

(extrait de la chanson de Barbara « Nantes »)

L'EMBELLIE

Dimanche 31 octobre 2021 par **Eva Bester**

Christophe Honoré : " Les morts sont nos héritiers plutôt que l'inverse "

45 minutes

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-embellie/l-embellie-du-dimanche-31-octobre-2021>

Christophe Honoré, cinéaste, metteur en scène et auteur nous livre dans son Embellie son kit existentiel.



Le film de Christophe Honoré, *Guermantes* est actuellement en salles.



Et son spectacle *Le ciel de Nantes* est à voir du 6 au 13 novembre au **Théâtre des Célestins** à Lyon puis à **Nantes au Lieu unique** du 6 au 8 et du 10 au 13 janvier, à l'**Opéra de Lausanne, Vidy**, du 19 au 23 novembre, et enfin à l'**Odéon** à Paris du 8 mars au 3 avril.



L'équipe

Arnaud Jamin Attaché de Production

Accueil > Émissions > Le 7/9 > Le 7/9 du lundi 08 novembre 2021

LE 7/9

lundi 8 novembre 2021 par **Nicolas Demorand**, **Léa Salamé**

Le 7/9 du lundi 08 novembre 2021

1 heure 59 minutes



<https://www.franceinter.fr/emissions/le-7-9/le-7-9-du-lundi-08-novembre-2021>

LE 15/11/2021

Christophe Honoré "L'écriture de scénarios est faite pour être oubliée"

▶ ÉCOUTER (55 MIN) →

À retrouver dans l'émission
AFFAIRES CULTURELLES par Arnaud Laporte

S'ABONNER | CONTACTER L'ÉMISSION

<https://www.franceculture.fr/emissions/affaires-culturelles/christophe-honore-est-il-in-vite-d-affaires-culturelles>

Littérature, théâtre, cinéma, ou encore opéra, Christophe Honoré navigue entre ces disciplines et propose un nouveau spectacle "Le Ciel de Nantes" à Vidy-Lausanne et à l'Odéon. Il est au micro d'Arnaud Laporte pour un entretien au long cours sur son parcours artistique et ses méthodes de travail.



Christophe Honoré • Crédits : Sameer Al-DOUMY - AFP

Né en 1970 dans le Finistère à Carhaix, Christophe Honoré a vécu dans la ville de Rostrenen dans les Côtes-d'Armor. Il cultive la transversalité en touchant à la fois au cinéma, au théâtre ainsi qu'à l'opéra.

Un désir de cinéma dès l'enfance

Dès l'âge de 13 ans, Christophe Honoré se rend au cinéma tous les week-ends avec ses copains, au *Ciné Breiz*. Le jeune garçon commence à s'intéresser au cinéma et tient la chronique "cinéma" du journal de son école. Avec son frère, il crée l'association *Le Théâtre du zénith* et monte des pièces dans les salles des fêtes comme *La Musica de Duras* ou *Le Père Noël est une ordure* de la troupe du Splendid. Fervent lecteur des *Cahiers du cinéma* et de critiques, Christophe Honoré décide d'étudier en 1988 à l'Université de Rennes 2 pour suivre une formation de lettres ainsi qu'une école de cinéma. Il déserte finalement l'université au profit du cinéma.

D'abord auteur et metteur en scène

Christophe Honoré déménage à Paris en 1995 et publie son premier livre *Tout contre Léo* aux éditions L'École des loisirs, ainsi que des pièces de théâtre et des romans. Après avoir été stagiaire pour des festivals de cinéma, il devient chroniqueur pour *Les Cahiers du cinéma* et publie en 1998 *Triste moralité du cinéma français*.

Cette même année, l'auteur crée sa première pièce *Les Débutantes* au Festival d'Avignon, diffusée sur France Culture en 2003. Il revient à Avignon en 2005 avec *Dionysos, impuissant*, une adaptation des *Bacchantes* d'Euripide avec Louis Garrel et Joana Preiss.

« Depuis *Nouveau Roman*, un spectacle que j'ai monté il y a une dizaine d'années, je travaille beaucoup avec les comédiens dans ce qu'on appelle l'écriture de plateau. Chaque metteur en scène l'envisage différemment, mais moi je travaille beaucoup avec les comédiens et ils participent beaucoup. Ils sont autant auteurs que moi de la pièce.

Le metteur en scène devient par la suite artiste associé au CDDB - théâtre de Lorient en 2008 et travaille sur l'œuvre de Victor Hugo *Angelo, tyran de Padoue*. En coproduction avec le Théâtre national de la Colline, il met en scène pour le Festival d'Avignon *Nouveau Roman* en 2012 et *Un jeune se tue* mis en scène avec les élèves de la Comédie de Saint-Etienne.

Par ailleurs, Christophe Honoré s'empare de l'opéra en 2014 avec sa première mise en scène lyrique *Le Dialogue des Carmélites* de Francis Poulenc.

C'est en 2016 que sa compagnie *Comité dans Paris* est fondée ; il donne naissance à des créations telles que *Les Idoles* en 2018 sur des artistes morts du sida et *Le Ciel de Nantes* en 2021 au Théâtre de Vidy-Lausanne. Les deux spectacles sont présentés en tournée et au Théâtre de l'Odéon.

Le cinéma de Christophe Honoré

L'auteur et metteur en scène réalise son premier court-métrage *Nous deux* en 2001 et l'année suivante, il signe son premier long métrage *17 fois Cécile Cassard* avec Béatrice Dalle et Romain Duris ; la même année est diffusée à la télévision l'adaptation de *Tout contre Léo*. Christophe Honoré s'empare du roman homonyme de Georges Bataille, *Ma mère*, en 2004 avec Isabelle Huppert et Louis Garrel. Ce dernier jouera pour Christophe Honoré l'année suivante, dans le film *Dans Paris* aux côtés de Romain Duris.

Admiratif de Jacques Demy, il s'essaye au genre musical avec *Les Chansons d'amour* en 2007, sélectionné en compétition officielle au Festival de Cannes.

« L'écriture de scénario, je ne prends vraiment pas ça pour une écriture. Ce n'est pas une manière de dénigrer les scénaristes, mais l'écriture de scénarios est faite pour être oubliée, elle n'est pas faite pour rester, elle est transitoire.

Après *La Belle Personne* avec Léa Seydoux en 2008, Christophe Honoré signe son septième long-métrage *Non ma fille tu n'iras pas danser* avec Chiara Mastroianni en 2009 et présente *Les Bien-Aimés* au festival de Cannes en 2011.

Avant de se lancer dans le cinéma, le réalisateur a été pendant un temps animateur pour les enfants ; cela le conduit sûrement à adapter *Les Malheurs de Sophie* de la Comtesse de Ségur en 2014. En outre, après *Plaire, aimer et courir vite*, présenté en sélection officielle au Festival de Cannes et *Chambre 212* avec Chiara Mastroianni, Vincent Lacoste et Benjamin Biolay, Christophe Honoré travaille pendant le confinement dû au coronavirus, sur le roman de Marcel Proust *A la recherche du temps perdu* avec la Comédie Française. Il décide finalement de filmer la troupe et les coulisses de l'institution dans le film *Guermantes*.

« Tout nous échappe, particulièrement au cinéma. C'est tellement étrange, les films que vous finissez par faire ne correspondent pas à ce que vous avez imaginé. A un moment vous êtes face au film et il faut avoir la lucidité de se dire qu'il y a quelque chose qui a travaillé contre, avec ou à côté de vous et le film que vous imaginez n'est pas le film que vous êtes en train de réaliser. Au cinéma l'inconscient joue beaucoup et certainement aussi parce que ce n'est pas seulement votre inconscient, il y a aussi celui des comédiens et comédiennes.

Actualité : Le spectacle *Le Ciel de Nantes* a lieu du 19 au 23 novembre au Théâtre Vidy-Lausanne et jouera en mars au Théâtre de l'Odéon à Paris ; Christophe Honoré s'empare de la programmation du Forum des Images à Paris avec *ABCD Honoré* en proposant 100 séances de films du 22 septembre au 5 décembre. *ABCD Honoré - Les Programmes - Forum des images*

Sons diffusés pendant l'émission :

- Extrait de Geneviève Brisac sur l'écriture
- Extrait de Serge Daney et Marguerite Duras
- *Shake the disease* de Depeche Mode, 45t sorti en 1985 et figurant sur la compilation "The Singles 81-85"
- Extrait de Jacques Demy

L'INVITÉ DU 12H30

L'invité du 12h30 - Harrison Arévalo présente la pièce "Le Ciel de Nantes"

8 min. - aujourd'hui à 12:52

Info

Partagez l'audio :

[f](#) [t](#) [s](#) [c](#)

Abonnez-vous :

[RSS](#)

▶ <<10 30>> 🔊 00:00 08:00 ↻

Sujets :

- ▶ Émission entière 30:00
- ▶ L'Autriche replongée dans un confinement depuis lundi 02:00
- ▶ Des cantons pourraient annoncer de nouvelles mesures sanitaires 02:07
- ▶ Le Covid pourrait changer la perception de la douleur 01:08
- ▶ Tribune de scientifiques appelant à la désobéissance civile: interview de Marc de Perrot 01:50
- ▶ Le PDC valaisan Yannick Buttet condamné pour attouchements 01:25
- ▶ Qui sont les électeurs du candidat d'extrême droite à la présidentielle chilienne? 03:43
- ▶ Qu'est-ce que l'esclavage contemporain? Interview de Nagham Hriech Wahabi 03:36
- ▶ Football: la ministre des Sports française s'exprime après le fiasco du match OL-OM 01:38
- ▶ La vente de voitures en Suisse au plus bas depuis plus de 30 ans 02:04
- ▶ L'invité du 12h30 - Harrison Arévalo présente la pièce "Le Ciel de Nantes" 08:00

<https://www.rts.ch/audio-podcast/2021/audio/l-invite-du-12h30-harrison-arevalo-pre-sente-la-piece-le-ciel-de-nantes-25780575.html>



Musique matin
Par **Jean-Baptiste Urbain**
du lundi au vendredi de 7h05 à 9h **MUSIQUE CLASSIQUE**

[Podcast iTunes](#) [Podcast RSS](#) [Contactez-nous](#)

Mardi 23 novembre 2021



La Matinale avec Christophe Honoré

1h 53mn



Le metteur en scène et cinéaste Christophe Honoré est l'invité de Jean-Baptiste Urbain ce matin pour son nouveau spectacle "Le Ciel de Nantes". Entre théâtre et cinéma, cette prestation est une émouvante plongée dans sa tumultueuse histoire familiale.



Le metteur en scène et réalisateur Christophe Honoré, © AFP

<https://www.francemusique.fr/emissions/l-invite-du-jour/le-metteur-en-scene-et-realisateur-de-cinema-christophe-honore-pour-sa-piece-le-ciel-de-nantes-creee-debut-novembre-au-theatre-des-celestins-de-lyon>

Spectacles Modifié à 08:12



Pour "Le Ciel de Nantes", Christophe Honoré passe de l'improvisation à la tragédie



Dans son nouveau spectacle "Le Ciel de Nantes", en ce moment à l'Opéra de Lausanne, Christophe Honoré raconte le destin de sa famille sur trois générations. Un spectacle écrit sur la base d'improvisations des comédiennes et comédiens sur le plateau.

"Le Ciel de Nantes" débute en 1943 et se termine au début des années 2000. Ce spectacle met en scène l'histoire de la famille de Christophe Honoré du côté de sa mère.

Comme pour ses précédents spectacles "Nouveau Roman" (2012) ou "Les Idoles" (2018), le réalisateur et scénariste français a eu recours à la méthode de "l'écriture de plateau" pour construire le texte de "Le Ciel de Nantes". Un mode de création qui s'appuie complètement sur l'improvisation théâtrale.

Un texte écrit à plusieurs mains

Partant de quelques indications et de bribes biographiques, parfois contradictoires, données par Christophe Honoré, sa mère Marie-Do et son jeune frère Julien, les actrices et acteurs se sont livrés à de longues séances d'improvisation. Des échanges scriptés, filtrés et réécrits par l'auteur avant de revenir dans la bouche de ses comédiennes et comédiens.

Cette façon de procéder pourrait désarçonner certains, mais pas Marlène Saldana et Stéphane Roger, qui interprètent respectivement Odette, la grand-mère, et le tonton Roger: "Stéphane et moi, on est rompu à l'exercice, notamment grâce au travail avec la Compagnie du Zerep, et donc on aime ça, ça nous amuse, ça nous intéresse", confie la comédienne à la RTS.

<https://www.rts.ch/info/culture/spectacles/12660587-pour-le-ciel-de-nantes-christophe-honore-passe-de-limprovisation-a-la-tragedie.html>

The screenshot shows a video player interface. The main video displays a scene from the play 'Le Ciel de Nantes' with several actors on stage. A news anchor is visible in the foreground, and a man (Christophe Honoré) is seated at a table with a microphone. A green overlay in the bottom left corner reads 'le rendez-vous CULTURE LE 1245'. Below the video is a horizontal row of video thumbnails with their respective titles and durations. The main title below the player reads 'Dans la pièce "Le Ciel de Nantes", le comédien français Julien Honoré raconte le destin de sa famille.' To the right is a 'PLUS TARD' button and a thumbnail for 'RTS Info LE 1245'. At the bottom right, there is a 'PAGE DE L'ÉMISSION' link.

le rendez-vous CULTURE LE 1245

19:13 / 21:52

L'Autriche est officiellement confinée. Divisée, la population oscille entre... 1:41

Les précisions du journaliste Rouven Gueissaz. 1:19

Depuis le début de la pandémie, les sections jeunes des partis politique... 2:01

Une passerelle va relier l'hôpital de Sion au reste de la ville. 1:25

L'institut "Décadrée" a publié un rapport qui démontre le lien entre les... 2:44

Les meilleurs joueurs mondiaux de billard avaient rendez-vous ce week-end ... 2:00

Dans la pièce "Le Ciel de Nantes", le comédien français Julien Honoré... 3:35

aujourd'hui PLUS TARD

Dans la pièce "Le Ciel de Nantes", le comédien français Julien Honoré raconte le destin de sa famille.

RTS Info LE 1245

> PAGE DE L'ÉMISSION

<https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/dans-la-piece-le-ciel-de-nantes-le-comedien-francais-julien-honore-raconte-le-destin-de-sa-famille-?urn=urn:rts:video:12660345>